



# Traversée des territoires et création littéraire

NUMÉRO 6

Sous la direction de **Mattia Scarpulla**, chercheur·se postdoctoral·e, auteurice

École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère  
Université Saint-Paul

---

CENTRE DE RECHERCHE SUR LES INNOVATIONS ET LES  
TRANSFORMATIONS SOCIALES (CRITS)

---

Publié en mai 2025



NUMÉRO 6

# Traversée des territoires et création littéraire

(Résumé) Ce compte rendu est composé de traces récapitulant mon stage postdoctoral de deux ans autour de l'atelier d'écriture et des parcours migratoires. Le dossier *Traversée des territoires et création littéraire* contient quatorze créations écrites par des participant·e·s aux ateliers d'écriture qui furent organisés à Ottawa, Montpellier, Paris et Brest. Ces écrivain·e·s ont poursuivi un dialogue avec moi après les ateliers pour publier leurs narrations, poèmes et réflexions. Ce terrain de recherche a fait surgir des réflexions sur l'atelier entendu comme un paradigme qui interroge l'art de la rencontre, ce qu'on cherche en soi et dans les autres lorsqu'on choisit d'aller suivre un atelier d'écriture.

---

Sous la direction de [Mattia Scarpulla](#)

chercheur·se postdoctoral·e et auteurice  
École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère  
Université Saint-Paul

---

# PRÉSENTATION DE L'AUTEURICE

**Mattia Scarpulla** est un peu italien-ne, un peu français-e et un peu québécois-e. Iel a travaillé en Roumanie, a vécu deux ans à Bruxelles et adore lire les sagas scandinaves, la poésie de Cavafy, Dickinson et Darwich, et les romans policiers. Iel écrit de la prose et de la poésie, en écoutant Carmen Consoli et Goran Bregović, et en regardant les films de Pedro Almodóvar et de Ferzan Özpetek. Parmi ses publications, on trouve les romans *Bar Italia 90* (Tête première, 2023) et *Errance* (Annika Parance Éditeur, 2021), ainsi que le recueil de narrations poétiques *Au nord de ma mémoire* (Annika Parance Éditeur, 2020). Mattia a dirigé l'anthologie de nouvelles *Hors de soi* (Tête première, 2023) et le collectif poétique *Arracher les frontières* (Hamac, 2025). Iel a obtenu un doctorat en danse en France et un doctorat en études littéraires à Québec. Sur ses recherches : Devenir-soma [percees](#) ; Entraîner un regard critique [revues/voix](#) ; Pédagogies de la rencontre [transdisciplinaires](#).

## 1. Dispositif en devenir de l'atelier d'écriture – Introduction

Ce compte rendu est composé de traces récapitulant mon stage postdoctoral de deux ans autour de l'atelier d'écriture et des parcours migratoires. Il est une introduction contextuelle au dossier *Traversée des territoires et création littéraire*, qui contient quatorze créations écrites par des participant-e-s aux ateliers d'écriture que j'ai organisés à Ottawa, Montpellier, Paris et Brest. Ces écrivain-e-s ont poursuivi un dialogue avec moi après les ateliers pour publier leurs narrations, poèmes et réflexions. Durant ces deux ans, en continuité avec mon doctorat en recherche-création, j'ai abordé le dispositif d'atelier comme un système en devenir, qui se modifiait dans

le fait même de le concevoir avec des individus et des groupes. Ce terrain de recherche a fait surgir des réflexions sur l'atelier entendu comme un paradigme qui interroge l'art de la rencontre, ce qu'on cherche en soi et dans les autres lorsqu'on choisit d'aller suivre un atelier d'écriture.

## 2.

Dans un couloir de l'Université Saint-Paul à Ottawa, je parle avec un homme camerounais de nos parcours migratoires. Il est prêtre et est passé par l'Italie avant de s'installer au Canada. Il me raconte sa vie dans une grande ville avant de quitter son pays et, surtout, son sentiment d'étrangeté dans cet environnement, parce qu'il appartenait à un peuple d'une autre région, un peuple entendu comme un ennemi depuis quelques générations, à cause d'événements dont on avait oublié l'histoire. Cet homme avait quitté le Cameroun en apportant un sentiment de méfiance, qui nuançait sa relation aux autres dans chaque nouveau territoire où il arrivait. En entendant son récit, je réfléchissais au fait que notre traversée des territoires commençait avant notre départ, là où nous développons des attitudes et des désirs qui définissent notre posture de migrant-e en territoire étranger.

Par analogie, je lui ai raconté quelques souvenirs. Dans ma ville natale italienne, j'habitais dans un quartier populaire. Ma famille se distinguait d'un point de vue culturel. Mes parents étaient des lecteur-ricer-s, aimaient le théâtre, les arts visuels et l'architecture. Nous constituions une diversité dans un univers endoctriné par la télévision. Est-ce qu'une culture est par principe meilleure qu'une autre ? Je ne pense pas ; chaque culture est une possibilité d'ancrage dans l'existence. Et pourtant, une divergence culturelle peut provoquer isolement et conflit.

Puis, au cours de mes premières études universitaires, en Italie puis en France, je constatais que j'avais les mêmes désirs intellectuels que les

autres étudiant·e·s, mais pas les mêmes origines socioéconomiques et culturelles. En arts et en études littéraires, plusieurs collègues étaient des enfants de philosophes, universitaires, médecins, avocat·e·s... Je restais une diversité, mais dans une dynamique sociale opposée à celle vécue dans mon quartier d'origine.

**« notre traversée des territoires commençait avant notre départ, là où nous développons des attitudes et des désirs qui définissent notre posture de migrant·e en territoire étranger »**

Trente ans plus tard, dans les couloirs de l'université, accompagné·e de mon ami camerounais, je prends conscience du fait que les expériences d'avant la migration donnent des paramètres pour aborder l'existence. Lui comme moi, nous méfions des discours universalisants, imprégnés de sens communs, qui effacent la spécificité de chaque existence. Au Québec, on répète que tout le monde a les mêmes opportunités... que les classes sociales n'existent pas... et je ressens une méconnaissance des migrant·e·s de première génération arrivés·e·s adultes au Canada, et de leur passé social, culturel et intime.

### 3.

Certain·e·s migrant·e·s parlent un français impeccable teinté d'un léger accent non identifiable. Je découvre que cette langue est leur quatrième ou cinquième. Quelquefois, certain·e·s autres conservent coûte que coûte un accent singulier, manifestent une différence, peut-être pour attirer des questions sur leurs origines.

<sup>1</sup> Mattia Scarpulla (2022), *Bar Italia 90 (roman) suivi de Du corps à l'écriture. L'apport des pratiques somatiques à la création littéraire (essai)*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval ;

J'adore parler avec des francophones arrivant d'Afrique, parce qu'ils m'apprennent la relativité syntaxique du français et sa continuelle puissance créatrice de sens en mêlant phonétique et expressions québécoises avec celles utilisées depuis leur enfance. La relativité de la langue française montre la richesse inattendue dans toute nouvelle rencontre ; et j'en désire, de ces rencontres avec des singularités migratoires, parce qu'elles expriment ce qu'est le Québec aujourd'hui.

### 4.

De 2017 à 2022, au cours de mon doctorat en recherche-création à l'Université Laval, j'ai mis au point une pédagogie mêlant études littéraires et études en danse, sur la base d'un dispositif d'atelier d'écriture pour écrivain·e·s professionnel·le·s, étudiant·e·s et artistes multidisciplinaires. Mes ateliers d'écriture sont enrichis de pratiques somatiques, d'exercices de yoga et de respiration. Ces ateliers permettent des apprentissages reliés à l'écriture créative, mais aussi une introspection existentielle et le développement de discussions collectives autour de problématiques sociales. Dans la partie réflexive de ma thèse, *Du corps à l'écriture. L'apport des pratiques somatiques à la création littéraire*<sup>1</sup>, j'explique que l'atelier d'écriture est un lieu pour pratiquer la création littéraire, mais aussi pour réfléchir avec les autres sur le monde qui nous entoure en lien avec notre intimité.

Entre 2022 et 2024, pendant mon stage de recherche postdoctoral à l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère de l'Université Saint-Paul, financé, comme mon doctorat, par le Fonds de recherche du Québec – Société et culture, j'ai voulu enraciner dans notre actualité sociale mes recherches sur l'atelier

Mattia Scarpulla (2023), « Devenir-soma : la création littéraire par des ateliers somatiques d'écriture », *Percées*–UQAM, <https://percees.uqam.ca/>.

d'écriture. J'ai développé un projet théorico-pratique, dont le terrain a été constitué de différents dispositifs d'atelier de création littéraire pour des publics composés principalement de migrant·e·s, sur la traversée des territoires, les représentations corporelles et identitaires, et les représentations politiques de la migration dans les médias.

## 5.

L'affaire du chemin Roxham, 2023. Les politicien·ne·s et les journalistes ont créé en quelques mois un *mythe de l'étranger-ère*, en bombardant les réseaux sociaux et la presse de déclarations où les migrant·e·s qui passaient par ce chemin étaient de *mauvais·e·s étranger-ère·s*, des marchand·e·s de drogue et des terroristes. Une ambiance de peur a envahi le Québec. Le chemin a été fermé. Mais d'autres chemins vont surgir, encore et encore. Parce que ces individus qui demandent à être accueillis comme réfugiés n'ont nulle part où retourner. Ce qui leur reste : passer la frontière, ou la mort.

À l'été 2024, Sarah R. Champagne a publié une série d'articles dans *Le Devoir* sur l'exploitation de personnes migrantes dans différents secteurs au Canada. Des gens *contrôlés* dans leurs actions et qui sont ainsi considérés comme une humanité de deuxième catégorie<sup>2</sup>.

Et ces personnes ne sont pas seules. Près de Québec, un Club Med a surgi entre Grande-Pointe et Petite-Rivière-Saint-François. Une connaissance qui y travaille comme guide touristique m'a raconté que la plupart des employé·e·s arrivent d'autres pays, avec des permis fermés. On leur offre l'opportunité de changer de vie et de quitter leur pays d'origine, mais on leur impose des journées où tout leur temps est

régi par un travail qui les emprisonne, sans possibilité de se construire d'autres activités.

Ces situations sont souvent méconnues. Dans mon projet postdoctoral, lors d'un atelier, j'ai cherché à susciter la curiosité de s'informer sur des situations similaires. L'idée de départ était de débattre sur le sujet, de se donner des outils en effectuant des recherches, et d'écrire de courts textes, poèmes et nouvelles d'une page, en abordant son propre parcours migratoire ou celui d'autres personnes, entre deux extrêmes thématiques : la singularité existentielle d'un parcours migrant, et les représentations stéréotypées des étranger-ère·s dans les médias.

## 6.

Une étudiante djiboutienne m'a expliqué qu'à son arrivée au Canada, on lui a fait remarquer qu'elle ne regardait jamais son interlocuteur·rice dans les yeux. C'était impossible pour elle de le faire systématiquement, regarder et savoir être regardée. Plus tard, un chauffeur de taxi, lui aussi originaire de Djibouti, m'a éclairé·e sur ce sujet en m'expliquant que dans sa culture, on pose le regard différemment selon une myriade de critères : le poids de la religion, les rapports entre femmes et hommes, entre personnes de différents âges, le fait que les parents de l'individu sont encore en vie ou pas, l'identité de la personne avec qui on parle (individus occidentaux, militaires, qui sont très nombreux dans le pays, etc.). Au fil du trajet de trente minutes, le sujet du regard a permis au chauffeur de taxi de se raconter et d'accumuler les réflexions sur la relation à l'autre à travers le corps ; cet homme prenait aussi un plaisir nostalgique à se souvenir de son passé.

<sup>2</sup> Sarah R. Champagne, « Le Canada, "terreau fertile" pour l'esclavage moderne : le rapporteur de l'ONU persiste et signe », 13 août 2024, [canada-terreau-fertile](#) ; Sarah R. Champagne, « Les employeurs rejettent le rapport de l'ONU

sur l'esclavage moderne au Canada », 14 août 2024 [employeurs](#).

Le regard est devenu un motif dans mes conversations avec des migrant-e-s, tout comme les postures, se pencher vers l'autre ou bien s'en éloigner, toucher l'autre avant, pendant ou après un dialogue ou durant une promenade. On aime aussi toujours parler du rire, et on évoque des anecdotes drôles ou douces-amères. Rire en montrant ou pas les dents, avec la bouche ouverte ou fermée, en mangeant et en parlant. Et on aime beaucoup rire en parlant du rire.

Dans les ateliers d'écriture organisés durant mon postdoctorat, j'ai décidé de réintroduire des exercices de conscientisation corporelle. Mes ateliers seraient constitués par l'alternance de trois temps : des discussions sur un thème ; des exercices physiques pour s'approprier par imitation des détails racontés dans les discussions ; et des exercices pour écrire une anecdote vécue et ensuite la réécrire en la faisant devenir fiction. Le corps humain, détail physique ou représentation sociale, ouvre de manière simple et concrète la discussion sur la relation des migrant-e-s avec une société. Lors des ateliers, on a donc souvent parlé ou décrit des gestes et des actions, pour ensuite ouvrir la perspective vers un discours plus large sur la difficulté à s'intégrer à une société, surtout pour qui doit changer sa façon de communiquer en transformant des habitudes enracinées dans une histoire familiale et traditionnelle. Passer par le corps permettait de générer des récits en utilisant des gestes sur lesquels toutes les personnes du groupe avaient quelque chose à dire, comme le fait de se saluer ou bien de marcher dans une rue.

L'introspection corporelle, par des respirations ou des étirements, crée un détournement sémantique, parce qu'on abandonne le langage, on s'en distancie tout en continuant à faire vivre les thèmes et la création par l'expression corporelle. Les participant-e-s ont vécu dans leur corps et écrit ensuite des instants de vie, en utilisant la puissance de la réminiscence sensorielle mêlée à celle de l'imagination.

## 7.

Aux participant-e-s qui en avaient le désir, j'ai donc proposé un suivi éditorial de leurs textes avec l'objectif de concevoir ce dossier. Chaque atelier s'est déployé sur quelques heures, et je voulais que l'expérience se prolonge, pour offrir la possibilité de concrétiser la diffusion d'une œuvre individuelle. Souvent, en atelier, on est à l'aise de plonger dans l'écriture grâce aux dialogues qui se construisent dans le groupe, mais aussi parce qu'une personne peut prodiguer des conseils. En dehors de celui-là, on peut vivre un sentiment de frustration, parce qu'on retombe dans un quotidien où l'on ne trouve pas le temps pour écrire. Il me semblait important d'éviter cette frustration, d'autant qu'on abordait un sujet qui pouvait être vécu intimement par plusieurs participant-e-s. C'est pourquoi j'ai offert une partie de mon temps aux personnes qui en sentaient le besoin. De cette manière, certain-e-s ont retravaillé leur texte ; d'autres m'ont posé des questions sur le milieu littéraire et la possibilité de publier leurs autres œuvres. C'est en le pensant comme une expérience mouvante, en devenir, que l'atelier d'écriture se transforme en *lieu de rencontre* où l'on doit laisser la possibilité d'envisager diversement chaque relation humaine.

**« C'est en le pensant comme une expérience mouvante, en devenir, que l'atelier d'écriture se transforme en *lieu de rencontre* où l'on doit laisser la possibilité d'envisager diversement chaque relation humaine. »**

## 8.

L'objectif principal de mon stage postdoctoral est donc devenu la proposition de *lieux de rencontre* pour parler et écrire sur les parcours migratoires, en ajoutant aussi une dimension corporelle et un temps extra, hors atelier, pour poursuivre le travail d'écriture à distance. À la différence de mon doctorat en recherche-création à l'Université Laval, où j'avais travaillé avec des auteur·rice·s et des artistes multidisciplinaires intéressé·e·s par la rencontre du mouvement corporel et de l'écriture créative dans un même atelier, mon postdoctorat portait une dimension politique qui devait primer sur les objectifs esthétiques. Le dispositif d'atelier s'est modifié à chaque occasion, tantôt avec des temps de discussion plus longs, tantôt en laissant tomber les exercices physiques. Les personnes ont participé à l'atelier pour écrire, mais aussi parce qu'elles étaient intéressées par le sujet ; et donc le questionnement d'une problématique comme l'immigration devait commencer par le questionnement du dispositif où des réflexions sont générées. Même si j'avais conçu une structure et des objectifs, je devais être prêt·e à les modifier. C'est ainsi que l'atelier d'écriture est devenu un *lieu de rencontre* autour d'un questionnement politique et social.

Si on pose une dimension politique au centre d'un dispositif d'atelier artistique, on devrait expliciter le fait que lorsqu'on entre dans une salle de travail, il y a des hiérarchies de pouvoir et des représentations collectives en acte (qui enseigne à qui ; l'aura de prestige de l'artiste qui enseigne ; qui a le droit de donner des consignes, des réflexions, etc. ; l'organisation de l'espace...). Même dans un projet universitaire, il y a des protocoles de production de résultats à suivre, selon des normes réflexives et éthiques. Les normes, les hiérarchies de pouvoir et les représentations collectives contribuent à structurer notre milieu littéraire et aussi à définir ce qu'on entend par *atelier d'écriture*, tout comme l'*artiste* et le-la *chercheur·se*, selon un sens commun de valeurs traditionnelles. Pourtant, si une dimension politique

est au centre du thème abordé dans l'atelier, elle devrait déclencher une perspective critique touchant la conception même de l'atelier, qui reste donc un dispositif humain, en devenir dans les rapports qui y naissent.

Par exemple, les trois temps de discussion, d'exercices physiques et d'écriture, je les ai pensés selon la même importance ; cela permet que chaque temps influence les deux autres sans savoir précisément lequel des trois primera dans la durée et dans l'exploration du thème abordé. Pendant les discussions et les temps de mouvement physique, j'anime mais je ne contrôle pas précisément ce que les personnes disent ou ressentent ; ainsi, lorsqu'on passe à l'écriture, même si je suis une grille d'exercices précise, son exécution prend un chemin inattendu pour chaque personne.

Un atelier d'écriture portant un angle critique sur un thème social devrait, je crois, être réalisé avec une part d'incertitude quant à la manière dont il se déroulera concrètement, parce que les points de vue des participant·e·s devraient être placés au même niveau que celui de l'animateur·rice. Au lieu que l'atelier se déroule selon la transmission de la pratique artistique de l'écrivain·e-animateur·rice, j'entends que la transmission se modèle à l'engagement et aux besoins du groupe de participant·e·s. Ma méthode privilégie donc l'écoute des autres et la transformation de ce que je peux transmettre selon les dialogues et les questions. D'une part, comme animatrice, j'ouvre la porte à la modification des étapes de l'atelier ; d'autre part, l'œuvre qu'on produit reste aussi une forme ouverte, dans ses qualités et son esthétique. Dans un atelier d'écriture devenu lieu de rencontre, l'animateur·rice et l'œuvre perdent des identités fixées au préalable, se recréent avec le groupe de participant·e·s.

## 9.

Les ateliers et la résidence d'écriture dont je parlerai dans le prochain chapitre ont tous été envisagés autour du thème *Traversée des territoires*, qui pouvait être interprété de différentes manières, même en restant dans le thème de l'immigration. Selon les collaborations avec les organismes diffuseurs et les publics, j'étais aussi prêt-e à modifier le thème, tout en gardant la conception d'un atelier comme lieu de rencontre et d'exploration de représentations corporelles et identitaires.

Chaque expérience commençait par un temps de discussion. Les participant-e-s se présentaient et je leur proposais de répondre à une ou à plusieurs de ces questions : 1. Comment l'immigration vous parle ? ; 2. Que veut dire pour vous être « étranger-ère » ? ; 3. Qu'est-ce qui vous met en rage quand vous lisez sur le sujet ? ; 4. Qu'est-ce qu'il vous semble important de dire sur le sujet et qui ne vous semble pas assez visible dans la presse ?

Ce temps de discussion était long. Il permettait que les personnes se sentent progressivement à l'aise de s'exprimer. Mon temps de parole était de la même durée que celui des autres. Je ne me présentais pas comme écrivain-e ou comme chercheur-se. J'expliquais mes intérêts et je disais que j'étais là pour écrire avec le groupe. Je répondais à ces questions pour donner l'exemple et je traitais tout le monde comme des écrivain-e-s. J'essayais donc de bousculer la hiérarchie des rôles que l'on ressent généralement dès que l'on entre dans un atelier. Par ma posture, je soulignais implicitement que mon avis sur le sujet et sur le domaine littéraire valait autant que celui des autres. Ensuite, dans les temps de travail corporel, je proposais des exercices permettant la prise de conscience de notre constitution anatomique, des déplacements dans l'espace avec les yeux fermés, des automassages et des exercices de respiration. Pendant que les participant-e-s étaient en mouvement, je leur parlais de la pratique de l'écriture qui allait suivre, mais je reprenais aussi des opinions émises pendant la discussion. Dans le premier temps

d'écriture, j'introduisais les étapes de création. Dans les temps de discussion qui suivaient, je proposais des images de lieux, de nourriture et de groupes de personnes et j'invitais à les commenter en lien avec le thème abordé et les propos tenus au début de l'atelier. Dans les temps de travail corporel, je proposais de répéter les mêmes exercices faits précédemment tout en continuant à poser des questions en lien avec les sujets surgis pendant les discussions. Dans les temps d'écriture, je répondais aux questions, j'ajoutais des exercices, mais ensuite je passais à un suivi individuel, en m'approchant de chaque personne, pour que l'apport collectif de l'atelier se nuance dans la relation de chacun-e avec son écriture. En outre, ce procédé a permis à plusieurs de s'intéresser au suivi à distance qui pourrait prendre forme avec moi pour publier leur texte.

Dans ce dispositif d'atelier, il était donc très important que les étapes s'influencent sans qu'une directive individuelle ou un mouvement de groupe précis s'instaure du début. J'ai tenté de valoriser chaque personne et de l'encourager dans son désir d'expérimentation. Par ce processus, j'ai créé une atmosphère de confiance pour que les participant-e-s croient à leur geste d'écriture et à la manière de le déployer durant l'atelier.

**« J'essayais donc de bousculer la hiérarchie des rôles que l'on ressent généralement dès que l'on entre dans un atelier. »**

**10.**

Le premier atelier d'écriture que j'ai organisé dans le cadre de mon postdoctorat a eu lieu en février 2023, en collaboration avec la Maison de la francophonie d'Ottawa. J'ai animé un cycle de trois ateliers en ligne de deux heures chacun se déroulant hebdomadairement sur le sujet de la traversée des territoires. L'activité était une invitation à écrire sur son propre parcours migratoire ou bien sur celui des autres, et sur la relation avec les origines, les frontières et la société d'accueil. Il y a eu quatre à six participant-e-s par séance. Parmi elleux, trois personnes d'origine haïtienne, migrant-e-s de première ou de deuxième génération, d'âges différents, ont construit une réflexion personnelle sur leur relation avec la ville d'Ottawa. Avec ce petit groupe, on a imaginé des poèmes et des narrations ayant comme point de départ des souvenirs et leurs descriptions auditives, visuelles et gustatives. Chaque séance a débuté par un court exercice de respiration et de yoga assis. Après ce cycle, j'ai continué à travailler avec Consuela Sambour et Windsor Bailly Hector, que vous pourrez lire dans ce dossier.

En outre, à l'été 2023, quelques mois après les trois ateliers, nous nous sommes rencontré-e-s à l'Atelier Mauril-Bélanger, l'espace de travail collaboratif de l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère, en compagnie d'autres personnes que j'avais croisées dans d'autres projets. Nous étions un groupe de sept et, si le temps et nos activités nous l'avaient permis, cette rencontre serait devenue la première séance d'un nouveau cycle d'ateliers. Si je parle de cette réunion, c'est pour expliquer cette mise en doute constante du dispositif d'atelier : un cycle d'atelier pouvait se poursuivre avec des suivis individuels ou de nouveaux rendez-vous de manière imprévisible ; je devais donc organiser mon travail pour rester à l'écoute des besoins de mes interlocuteur-ric-e-s et pour permettre que d'autres activités puissent se mettre en place ; mais alors, il fallait que je reste en alerte, sans me fixer d'objectifs au préalable, auquel

cas j'aurais aussitôt trahi la possibilité créative d'un atelier en devenir.

La deuxième activité de postdoctorat a été un atelier-résidence de création qui s'est déroulé sur trois semaines, du 23 mars au 12 avril 2023 à l'Université Saint-Paul. Sur une quinzaine de créneaux de quatre heures, je me suis installé-e dans un couloir entre la cafétéria et l'une des entrées principales. Le dispositif d'atelier-résidence a été pensé avec ma directrice de stage, Julie Châteauvert. Il reposait sur un questionnement de tous les éléments de base d'un atelier d'écriture : le groupe, les activités, le lieu et les objectifs. Dans cette expérience, j'étais simplement présent-e, je lisais et j'écrivais, j'affichais des documents dans l'espace, créant ainsi une ambiance d'atelier d'écriture personnel. J'ai rencontré une soixantaine de personnes (étudiant-e-s, professeur-e-s ou personnel administratif), dont une trentaine se sont arrêtées pour parler plus longuement avec moi, de leur propre parcours migratoire ou bien des actualités documentées par la presse.

L'espace de la résidence – un lieu de passage sans identité précise – ainsi que ma posture – je me présentais vaguement comme un écrivain-e intéressé-e par le thème de la migration – mettaient les gens à l'aise et plusieurs s'assoiaient et entamaient avec moi une conversation prenant des directions variées : un passé dans un pays d'origine, le fait d'être étudiant-e-s étranger-ère-s, un changement de carrière, la comparaison entre différentes villes québécoises ou canadiennes, etc. J'ai pris beaucoup de notes, mais sans jamais penser précisément quel type de texte, poème ou essai pourrait en ressortir. Quand je le pouvais, soit une dizaine de fois, je parlais de ce que la création littéraire, selon moi, pouvait apporter à la documentation de récits migratoires. Encore une fois, je proposais des pistes ouvertes, et les personnes me répondaient librement. Même si elles n'écrivaient pas, ou n'avaient pas de pratique artistique, elles se sentaient prises au sérieux. À la fin, une sortie de résidence en formule 5 à 7 à l'Atelier Mauril-Bélanger a réuni une vingtaine de personnes qui avaient contribué au dispositif. Un étudiant, Guy

Bertrand Wabo, qui s'était joint plusieurs fois à l'atelier-résidence et qui a participé aussi à la soirée de clôture, a décidé d'écrire un récit autour de son parcours migratoire, qui fait partie de ce dossier.

En repensant le lieu, en me dépouillant du rôle précis d'animatrice-chercheur-se-écrivain-e, et en (in)déterminant des objectifs (poser des questions ; écrire) à chaque rencontre, j'ai obtenu que les personnes s'arrêtent, sentent l'envie de partager des idées, et me laissent de riches témoignages. Ensuite, des formes similaires de résidence dans un couloir ont été reprises en collaboration avec le Mois de la poésie de Québec à la Maison de la littérature le 7 mai 2023, et au Petit Salon du livre de la Maison de la francophonie d'Ottawa le 23 septembre 2023. En septembre 2024, je me suis baladé-e cinq jours dans les rues du Vieux-Hull, dans le cadre de la résidence d'écriture *Sans feu ni lieu*. En collaboration avec la Maison des arts littéraires de Gatineau, j'ai exploré les traces de la mémoire des ouvrières de l'usine d'allumettes E. B. Eddy. Tout en étudiant ce passé avec l'intention d'en tirer des poèmes, j'ai choisi de reprendre l'expérience de la rencontre, en me promenant dans le quartier où les ouvrières avaient vécu il y a plus d'un siècle et où se trouvaient les usines. Je prenais des photos, on me prenait pour un-e touriste et je commençais à parler avec des passants de l'histoire de Gatineau, de la présence/absence du souvenir des allumettières dans ces rues, et on arrivait parfois à parler de création littéraire. Encore une fois, j'ai pris des notes, je me suis laissé-e habiter par les dialogues, sans savoir quelle direction ces traces écrites allaient emprunter et sans non plus me fixer un objectif précis du type de souvenir que je souhaitais laisser aux personnes rencontrées.

En novembre et décembre 2023, j'ai accepté l'invitation de collègues français-e-s à développer trois dispositifs d'atelier lors d'un mois de déplacement en France, où je proposais aussi des séminaires et des cours dans différentes universités. Les dispositifs ont été pensés selon les collaborations, sans privilégier particulièrement un travail d'écriture, sur le thème

*Traversée des territoires* ou autres sujets similaires. Dernièrement, j'ai commencé à écrire un essai parcourant mes sept ans de recherche sur l'atelier d'écriture, dans lequel j'interroge l'atelier comme un microcosme de représentation de notre société. Le fait de dévier constamment de mon sujet de doctorat a été fondamental : d'un point de vue social, les différentes expériences permettent de tracer des problématiques de la rencontre à travers l'art littéraire et performatif, touchant le thème de l'immigration, mais aussi d'autres thèmes identitaires. Au fil de mes recherches, l'atelier est devenu ainsi un paradigme pratique pour interroger principalement la place de l'acte créateur dans des contextes de réunion de certains groupes humains.

Le premier atelier s'est tenu trois heures en soirée et six heures le lendemain, les vendredi 17 et samedi 18 novembre. L'expérience a été accueillie par le Centre culturel universitaire – Théâtre la Vignette à l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3 et a été organisée en collaboration avec les professeures Marie Joqueviel-Bourjea et Alix de Morant, le diplôme universitaire Animateur d'atelier d'écriture et le projet transversal « Recherche en création », Recherches transdisciplinaires en poïétique : méthodologie, enjeux & savoirs inhérents aux processus créations 2021-2025, Centre de recherche RIRRa21. L'atelier s'est articulé autour du thème du postdoctorat *Traversée des territoires* et a accueilli un groupe de dix-huit participant-e-s auquel-le-s, le deuxième jour, se sont ajoutées cinq autres personnes invitées par la Cimade, association s'occupant des demandeurs d'asile en France. Grâce au Centre culturel universitaire, nous avons pu utiliser un vaste studio de danse où il y avait l'espace pour écrire et pour bouger ; nous avons alterné plusieurs fois les trois temps, discussion, activité physique et écriture. Dans ce dossier, on trouvera les textes de Lise Balas, Camila Leandro Rivel, Christine Magnin, Léonce Noah et Federica Simeoni.

Le deuxième atelier, de trois heures, a été offert à la Bibliothèque Gaston-Miron – Sorbonne-Nouvelle le samedi 25 novembre dans une salle de conférence,

en collaboration avec la responsable de la bibliothèque, Anne-Isabelle Tremblay. Son sujet, *Sentir le corps, choisir ses mots*, s'intégrait dans la programmation parisienne du Mois de la fierté. Nous avons travaillé sur la performance sportive et les identités de genre, en lien avec les Jeux olympiques de Paris 2024. Le groupe d'une vingtaine de participant·e·s a écrit sur ces sujets à travers la lecture d'extraits d'articles de presse et dans l'alternance des trois temps, discussion, activité physique et écriture, mais moins longtemps que l'atelier de Montpellier. Dans ce dossier, on pourra découvrir les créations de Lou, Paola Ghilini et Marie Ray Rabia.

Le troisième atelier a eu lieu à Brest, grâce aux professeur·e·s Jean-Manuel Warnet et Nathalie Brillant-Rannou. Dans le cadre des activités de leur équipe de recherche-crédation Littécriture et de la licence arts de l'Université de Bretagne occidentale, j'ai donné un atelier mêlant activité physique et écriture le soir du lundi 11 décembre 2023. Avec une dizaine d'étudiant·e·s, nous nous sommes rencontré·e·s dans des docks réaménagés en centre commercial près du pont de Recouvrance, dans le centre-ville de Brest. L'atelier s'est déroulé en deux heures en alternant le temps de gymnastique douce qui stimulait de l'écriture automatique sur la perception corporelle et le temps de réécriture. Bien que ce dossier ne contienne pas de textes ébauchés pendant cet atelier, cette expérience sera traitée dans mes prochains écrits. Le travail corporel et d'écriture a été nourri par le fait de se trouver dans un lieu public, un soir de semaine, hors d'un contexte académique, ouvrant ainsi un questionnement sur la relation entre vie quotidienne et études universitaires.

## 11.

Après avoir présenté le contexte de recherche-crédation, je conclus avec quelques notes sur le dossier que vous allez lire. À la fin de chaque atelier, je commençais un échange par courriel sur plusieurs mois avec les écrivain·e·s. On m'envoyait une création, que je n'avais parfois pas lue durant l'atelier. Je la commentais, et on se donnait rendez-vous par Zoom ou bien dans un lieu public à Ottawa pour en discuter. Je relisais une création d'une à quatre fois. Le moment où l'œuvre était prête pour la publication variait, se décidait au fil du dialogue.

Dans ce dossier, vous trouverez également deux nouvelles écrites par Lilith Geus et Catherine Lemaire. Leurs créations sont nées durant le cours *Pratiques narratives : fictions, corps et représentations sociales*, que j'ai donné au Département de lettres, théâtre et cinéma, à l'Université Laval à l'hiver 2024, et traitaient d'immigration et de traversée des territoires. J'ai donc invité ces deux artistes à joindre leurs œuvres à ce dossier, et un suivi de leurs textes, similaire à celui avec les autres écrivain·e·s, a été entamé.

En préparation à un collectif rassemblant des poèmes autour du même sujet et qui est paru en 2025 (*Arracher les frontières*, Hamac), Salah El Khalifa Beddiari m'a également proposé un texte réflexif. L'œuvre inédite de ce poète québécois clôturera le dossier.

L'assemblage des textes et le travail sur chacun n'ont pas été réalisés en fonction d'objectifs d'uniformisation selon le genre et la qualité littéraire. Par l'écoute et les conversations, les textes ont été réélaborés suivant l'engagement dans l'écriture de chaque personne, en travaillant plus une forme poétique, narrative ou hybride. Le travail corporel s'est aussi manifesté dans certaines œuvres qui mettent les mots en mouvement dans l'espace de la page. J'ai tenté de ne pas imposer ma vision personnelle de la qualité littéraire, j'ai plutôt essayé au contraire d'agir comme un regard extérieur.

Voici la liste des créations composant le dossier  
*Traversée des frontières et création littéraire :*

Windsor Bailly Hector, *Au-delà des frontières*

Consuela Sambour, *Le boulevard des cœurs vers l'inconnu*

Guy Bertrand Wabo, *Mon chemin d'immigration : de la phobie à l'euphorie*

Lise Balas, *Quatre poèmes : Pas ; Tempête ; Départ ; Souffle*

Camila Leandro Rivel, *Trois poèmes : Aller ; Retourner ; Reboucler*

Christine Magnin, *Trois poèmes : La traversée des territoires ; Partir ; Contrôle en cours de traversée*

Leonce Noah, *Voix /DÉtouR*

Federica Simeoni, *Deux poèmes : Les yeux fermés ; FORMULAIRE 1 – Bulletin de salaire*

Paola Ghinelli, *La course*

Lou, *Grey Areas*

Marie Ray Rabia, *La frontière entre mon ongle et ma peau saigne*

Lilith Geus, *Avancer*

Catherine Lemaire, *Thé et papiers, s'il vous plaît !*

Salah El Khalfa Beddiari, *L'étranger en moi, une réflexion*

**« Par l'écoute et les conversations, les textes ont été réélaborés suivant l'engagement dans l'écriture de chaque personne, en travaillant plus une forme poétique, narrative ou hybride. »**

## Au-delà des frontières

Windsor Bailly Hector

### tableau 1

mes pas m'ont guidé  
vers un désert de souvenirs  
un jubilé de moisson et d'espoir

miroir du passé  
j'ai capturé une enfance  
parsemée d'aubaine  
et j'ai souri

cette rivière  
notre repaire du samedi  
j'ai croisé des fleurs qui sommeillaient  
dans l'ombre de mon être

### tableau 2

qui aurait cru que les branches  
tomberaient amoureuses du vent  
point d'orgueil instantané sous les nuées  
point de nuisance dans le vide assombri

le cœur se refroidit au fil du temps mort  
l'âme se réchauffe dans un oubli déserteur  
cauchemars et rires ténébreux à l'horizon  
s'approcher est interdit, camarade

la vie a peur que le front soit ensorcelé  
ombres sinistres en mortification  
maudit soit le pavé inculte  
qui accueillera le sang d'un espoir inoffensif

### tableau 3

mes pas m'ont guidé  
vers un désert de souvenirs  
un jubilé de moisson et d'espoir

l'aube ne m'est jamais apparue  
sans contrepartie indésirable  
j'ai toujours ressenti ce vide  
un vide qui ne traduit pas  
la tristesse de mon départ  
mais mon attachement à la galère

mon ombre hantée  
dépossédée de toute énergie  
un rêve abominable  
au-delà de l'euphorie humaine  
tant passagère

### tableau 4

mes pas m'ont guidé

j'ai abandonné une terre  
qui me rappelle combien mon âme  
était tant accrochée à la vie  
qui me souriait dès le matin  
par son soleil chatoyant

j'ai abandonné une terre  
qui m'a nourri de souvenirs inédits  
ancrés dans mon existence  
une terre  
qui pleure dans l'ombre  
ma traversée vers l'inconnu

### **tableau 5**

le soleil se couche en sanglots  
au rythme du cœur étouffé et battant  
fils ne promènera plus jamais  
sur la rive incendiaire de souvenirs

vagues sans scrupule  
ont transporté père affamé et enchaîné  
traversé la terreur et le grincement  
père ne connaîtra plus la vie d'avant

son ombre ne l'a point suivi  
oublié dans les carcasses du temps

### **tableau 6**

le soleil se couche en sanglots  
au rythme du cœur étouffé et battant  
fils ne promènera plus jamais  
sur la rive incendiaire de souvenirs

les vestiges de mon être écartelé  
dans l'embarras d'un repli amer  
sur cette branche desséchée s'accroupit mon âme  
regards intenses vers ma terre  
qui s'étouffe

**tableau 7**

mon esprit en spirales  
 l'indéfini s'installe dans le couloir  
 du tourment d'exister  
 les laves coulent sans détour  
 sur le fil du grand tambour  
 désordre entre mille et une étoiles  
 un manifeste de vies diverses  
 m'interroge  
 sur ce que l'on est  
 ce que l'on deviendra entre différentes terres

**tableau 8**

ce que l'on deviendra entre différentes terres  
 l'aurore s'étendra, camarade  
 rassurez-moi du lendemain  
 dites-moi que les murs seront tombés  
 que les anges ne se cacheront plus des mortels nés

le regret disparaîtra  
 dites-moi, camarade  
 que les fous rires ténébreux  
 seront avisés et la partie terminée

dites-moi, camarade  
 que le temps fera de vieux os

**Windsor Bailly Hector** est un artiste visuel, poète et slameur originaire d'Haïti, diplômé en techniques de travail social au collège La Cité à Ottawa. Il a copublié un recueil de poèmes intitulé *Les fêlures et cinq autres poèmes* avec l'écrivain haïtien Ansky Hilaire en 2022, créé l'album de slam *Réincarn'action* sorti en 2020, et a participé à d'autres collaborations. Il a tenu plusieurs expositions de sa peinture qu'il considère comme des poèmes vivants. Sa dernière œuvre, *Reconstitution du temps*, est exposée en permanence à la Maison de la francophonie d'Ottawa, dont il est un fier membre.

## Le boulevard des cœurs vers l'inconnu

Consuela Sambour

Bom. Un autre bâtiment qui s'écroule tout près de l'édifice de mon travail. La fumée partout, l'odeur est comme un aimant qui attire mon nez au ciel. Il est vraiment temps qu'on parte avant qu'il ne reste plus rien de nous. La température a changé du chaud au froid depuis quelques semaines. Il ne reste que peu de temps avant le froid extrême qui est parfois interminable. Je cours vers la maison en fuyant le bombardement, je m'assois, me pose nerveusement la question *comment faire pour fuir ?*

Nous attendons une réponse depuis quelques mois. J'ai déposé nos papiers pour un programme de travailleurs étrangers. Notre fille arrive vers moi et sent l'odeur de fumée sur moi. Je lui raconte ce qui s'est passé. Elle n'est pas surprise, c'est notre quotidien, je ne sais plus quoi faire. J'aimerais fuir vers un autre pays en attendant notre départ, j'ai confiance que l'attente ne sera plus très longue. Je prends la nuit pour penser.

Elle porte conseil, comme disaient ma mère et la sienne avant elle.

Cela me fait un bobo au cœur, mais je dois m'y faire. Nous traverserons la frontière avec le peu d'argent que j'ai en ce moment. Je prends cette décision après un rêve pendant la nuit, ma foi m'aide à passer à travers les découragements.

Après l'attente et plusieurs démarches, nous sommes dans un pays étranger, de l'autre côté de la frontière. J'ai dû payer pour ne pas faire face aux troubles que subissent certains qui ne peuvent pas payer. Menace, braquage ou même pire. Nous voilà en route vers l'aéroport. Après quelques mois ici, nous n'avons pas eu le temps de dire au revoir à tout le monde. Je regarde en arrière pendant le décollage, une escale

qui était devenue une terre d'asile m'a accueilli à bras ouvert. Je pars sans savoir quand je reviendrai vers la mienne.

Nouvelle terre d'asile !

Je me retrouve enterré sous les papiers d'immigration et d'administration. Des documents et formulaires pour toute la famille. Apprendre à connaître le fonctionnement du système prend toute la place dans mon quotidien. Je me sens seul, sans connaissances dans mon entourage, je prends courage pour les femmes de ma vie qui comptent sur moi et qui ont décidé de me suivre.

Un matin, quand je me relève après la prière, une voisine frappe à notre porte. Nous discutons ensemble avec ma femme. La voisine nous rassure avec un sourire et des conseils. Elle nous aide à mieux naviguer dans notre ville.

Nous rentrons dans un nouveau lieu d'accueil, une personne parle ma langue. Je me sens soulagé, j'ai des centaines de questions qui tournent dans ma tête. Je me demande si je vais y arriver. Ma femme et la dame du centre d'intégration parlent sans arrêt, elles oublient même que je suis là. Elles m'accordent un moment, de la lumière devant moi, je commence à me retrouver.

Après quelques rendez-vous et un peu moins de papier sur la table, je me rends compte que je me sens mieux, sans anxiété. Nous trouvons un nouvel appartement et notre fille aime son école.

Je commence un travail parce que j'en ai besoin. Devoir travailler sans mon métier, je dois m'y faire, même si c'est pour un temps. Je commence tant bien que mal à prendre mon élan mais je pense parfois à ma terre. Les souvenirs de bons moments reviennent facilement lorsque je parle à la famille par message vidéo.

Cela étant, après quelques mois dans une nouvelle entreprise qui produit du bois, je rencontre des personnes qui deviendront des amies et une connaissance qui avait quitté notre pays depuis bien longtemps.

Ce soir, c'est spécial, je vais en visite chez des connaissances, je m'appête à manger un plat du pays en riant, sur un fond de musique d'un de mes chanteurs préférés.

D'origine haïtienne, **Consuela Sambour** vit maintenant à Ottawa. Après des études en langues et en sociologie, elle s'inspire de ses voyages pour son art. Ses premiers poèmes *Sibling*, *Us* et *Addict* sont publiés par l'Institut de la poésie du Canada. Ses poèmes *Bleu* et *Par les temps qui courent* ont figuré au concours *Sherbrooke prend la parole*. Sous le nom de Sohar Zamir, Consuela finalise en 2020 son premier livre de poésie, *The Ocean's Mirror of Our Memories*. En 2021, le poème *Les bruits de mes souvenirs* est retenu pour le recueil *Histoires d'immigration*, qui est le résultat d'un concours d'écriture aux Éditions David. Depuis 2022, elle anime un podcast, *Les bruits de ma ville*, qui en est à sa troisième saison, et continue d'écrire des poèmes.

## Mon chemin d'immigration : de la phobie à l'euphorie

Guy Bertrand Wabo

Il y a deux ans, j'ai quitté mon pays natal en direction du Canada pour des raisons d'études. À vrai dire, ce fut une décision difficile. Quelques semaines avant mon départ, j'étais comme un homme écartelé ; je n'avais jamais autant auparavant fait l'objet d'observation par ma propre conscience, imaginant scènes de rejet et humiliations dans ce monde inconnu, essayant d'évaluer mes capacités à tenir. Les longues années de querelles tribales dans mon pays avaient instillé dans mon esprit des sentiments de crainte et d'angoisse qui me hantaient sans répit. J'en étais arrivé à croire malgré moi que, hors de mon aire culturelle, j'étais en insécurité...

Finalement, ce 24 août 2021, j'entamais le long voyage vers la terre canadienne. Partis de Douala au Cameroun à 7 h 45, nous fîmes une escale à Paris-Charles de Gaulle après huit heures de vol. Quelques passagers descendaient alors de l'appareil pendant que d'autres embarquaient. J'eus ainsi un nouveau voisin de siège. À son arrivée, je n'ai osé lui adresser la parole, quoique je le désirasse ; mes peurs, mes préjugés et ma timidité étaient les plus forts. Mais une fois installé, il se tourna vers moi et m'interpella avec sympathie : « *Hi! I am John, do you speak English?* » Dans un timide sourire, j'essayai de balbutier quelques paroles pour lui dire que mon anglais n'était pas très bon ; mais cela ne suffit pas à le décourager. Il voulut en savoir davantage sur moi. Je répondis avec embarras et sobriété. Il reprit la parole pour me parler de lui, d'Ottawa, sa ville natale, de ses voyages et vacances dans d'autres régions du Canada, sans manquer de dépeindre au passage l'hiver canadien et les chutes du Niagara. Entre-temps, notre avion avait décollé, et il faisait un soleil d'été dont les rayons s'offraient en spectacle avec les

nuages. Tout cela était beau à contempler, autant que les paroles de John qui embaumaient mon cœur. J'avais déjà l'impression que tous les Canadiens étaient comme lui. J'eus alors la force et le courage de lui parler plus en détails de mon origine des montagnes de l'ouest, de la nomenclature sociopolitique du Cameroun avec ses 280 groupes ethniques. Il fut aussi curieux d'en savoir plus sur nos habitudes alimentaires, et sur la cosmogonie bamiléké. Il se montra impressionné de découvrir notre vision du monde et m'invita, durant mes études, à me rapprocher des peuples autochtones du Canada, car il trouvait des similitudes entre nos deux cultures. Tout cela était tellement excitant. Je n'avais jamais autant pris plaisir à parler de moi et de ma culture.

Ces échanges avec John ont été pour moi comme un véritable bain de purification. Ils ont épuré des années de traumatisme. Me sentir accepté et savoir que l'autre m'écoute et m'accueille avec bienveillance m'ont tellement chargé de motivation et de bonne humeur ! Je brûlais de désir d'apprendre tout sur le Canada, et le plus tôt possible. En débarquant à l'aéroport de Montréal, j'étais heureux, comme si John venait de me donner le véritable visa et le permis de séjour au Canada. J'ai compris que l'immigration ou l'intégration dans un autre pays n'est pas d'abord le parlement et ses lois, mais les personnes que l'on rencontre. Un immigrant n'est pas toujours un malveillant ; c'est parfois une *mémoire blessée*, marquée par la vulnérabilité, et aussi un gisement d'amour et de potentialités.

**Guy Bertrand Wabo** est né en 1981 au Cameroun. Il est titulaire d'une licence en philosophie à l'Institut de philosophie Edith Stein en République démocratique du Congo (2008), d'un baccalauréat en théologie à l'École théologique saint Cyprien de Ngoya au Cameroun (2012) et d'une maîtrise ès arts en théologie à l'Université Saint Paul d'Ottawa (2024). Ordonné prêtre depuis 2013, Wabo est membre de la Commission théologique dehonienne africaine, où il s'intéresse aux questions de diversité culturelle et religieuse, ainsi qu'à la coexistence et au dialogue entre les cultures africaines et la religion chrétienne. Il poursuit actuellement ses recherches en tant que doctorant à l'Université Laval au Québec, se concentrant sur les questions de la Bible et les cultures africaines.



***Diagonale***

Une ligne de l'Aude à l'Alsace

Une voiture de l'Alsace à l'Aude

Une voiture de l'Alsace à l'Aude

Une ligne de l'Aude à l'Alsace

***Une rupture***

Un territoire scindé

Une diagonale d'est en ouest

***Déchirure***

Une enfant

Une mère

La séparation

Trouver l'équilibre

## 2. Tempête

Je traverse la Méditerranée

Je me blottis dans mon odeur au contact d'un drap  
doux

Je m'endors

L'orange titille ma langue

Je traverse le Sahara

La terre se perd dans les dunes

La roche se révèle

Le creux rupestre conserve la couleur

Le silex fuit dans le grain

Le sable sillonne la chair du visage

Le vent m'enserme

Le sel fond le long des joues

### 3. Départ

Je quitte Oran pour Sallespisse

Ma peau demeure tachetée

Mon accent semble sans relief

Ma différence se voit

Je ne me sens pas d'ici

La terre devient grasse

Le sable s'éloigne sur les bords de l'océan

Mon pied cherche un appui

**Je bascule**



## Trois poèmes

Camila Leandro Rivel

### 1. Aller

[Silence]

Cette année j'ai vu la neige tomber plus tôt que prévu et couvrir de son manteau blanc les forêts et les plaines agricoles. Nous avons quitté le pays des mille lacs il y a quelques semaines en empruntant la route du soleil couchant. Mon compagnon et moi-même, quelques autres couples, ainsi qu'un individu solitaire avons commencé la route aux abords de Tampere. Une fois dans les marais du Wattenmeer au nord de l'Allemagne, nous étions une vingtaine...

[Krouuuuuuuu, Krouuuuuuu]

De point d'eau en point d'eau, haltes sur un chemin connu mais toujours long et inquiétant, d'autres nous ont rejoints. Chanter et avancer ensemble est le seul réchaud de notre aventure. Cette année les coups de gel, le manque de nourriture, l'âge et la maladie ont été maigrement payés : quelques plumes et trois compagnons laissés dans la boue, à leur bonne fortune ou à la mort. Apercevoir enfin des pointes roses et, plus loin sur l'horizon, les reflets du crépuscule sur la Méditerranée est le seul signal que la traversée est bientôt finie.

[srrrrrrrrriiii, sriiiiiiiiiiiiiiiiiiii ; ang ang ang ang]

Nous voici dans notre lagune hivernale, au milieu d'une joyeuse foule de foulques, canards, oies, flamants et quelques jaseurs qui sont descendus avec

nous. Ça crie, ça cancanne, ça chante... Nul ne se retient même si le seul son qui ressort de leur gorge est un cantique plaintif, car nul ne l'interdit. Cela finit toujours par être une joyeuse cacophonie. Sans appel, bruyante, encombrée, mouvementée... Pourtant tout en moi se relâche et s'apaise : « J'y suis arrivée. » Je regarde mon compagnon et autour de nous, le sentiment semble partagé et nous met en communion ; nous n'avons peut-être pas voyagé ensemble ni ne portons les mêmes plumes, nous ne nous reconnaitrons peut-être pas si nous nous rencontrons l'année prochaine, mais nous sommes arrivés. L'essentiel est de croire que ces ailes grisâtres m'emmèneront encore sur mon chemin au gré des saisons. Je l'espère, toujours à tes côtés.

[Krouuuuuuuuu]

## 2. Retourner

Le voyage est passé vite pour les dix mille kilomètres parcourus, et ce n'était pas fini. Ma petite figure frêle. Je suis en transit dans ces lieux paradoxaux, stériles et sales que sont les aéroports. « L'aller, c'est simple, le retour, moins sûr », je finis par me dire. Cette banale pensée n'a rien à voir avec les grèves de contrôleurs, les typhons ou le surbooking.

*Mamá... ¿cuándo nos vamos ?*  
 Bip... bip... bip...bip  
 sssshhhhhRROOOOOUUUUMMM  
*Vieras qué dolor de espalda tengo... acá*  
 Waaaaa, waaaaa – Shuuuuuuu  
*Passengers in customs must give back the yellow form*  
*to...*

Au milieu du terrible brouhaha, la tension crie hors de tous les yeux « nous ne voulons plus être ici », l'oppression serre tous les ventres. « Je ne peux plus être ici. » Et pourtant, je ne veux pas non plus atteindre ma destination finale : maison familiale. Le front contre la vitre, la pluie perle sur le reflet de mes joues.

Après plusieurs années d'allers-retours, je réalise le vrai défi de la traversée : admettre l'inconnu en soi. Que l'ailleurs, à force, nous fait revêtir de nouvelles peaux. La peur de me sentir étrangère parmi les personnes et les lieux familiers m'est insurmontable et déferle comme le raz-de-marée sans annonce.

Bip... bip... bip... bip  
*Pardon, spreek u duits ? – Niet*  
 sssshhhhhRROOOOOUUUUMMM

Il n'est plus possible de faire marche arrière. *Nous invitons les passagers du vol AF720 à destination de...* Dans quelques heures, je commencerai à mesurer l'ampleur du décalage pour le meilleur et pour le pire.

### 3. Reboucler

Sortie de la chrysalide, sa physionomie semble largement remaniée. Restructuration cellulaire totale, programmation génétique réussie. L'amas de cellules qui a constitué la chenille est toujours là, même si elles ne remplissent plus de fonctions. Métamorphose. Et pas des moindres. Les membres engourdis, tout est sclérosé et replié. Il faudra laisser les ailes passer d'un aspect chiffon à celui du planeur avant de voir le résultat complet.

Quelques minutes passent, aussi longues que des siècles, et la voici, la magnifique voyageuse d'une envergure ample et d'une structure délicate. Les écailles des ailes arborent la couleur du rayon de soleil au crépuscule, les nervures sont noires comme la nuit moirée d'étoiles. Une brise flotte sur les arbres et les voici, des milliers de monarques sans couronne, volant au gré du vent, à la recherche de leur royaume !

[flop, flop, flop, flop]

Comme emporté par le destin, un corridor d'un milliard d'âmes se forme et traverse l'espace et le temps. Le papillon d'ici et maintenant ne verra pas sa destination finale... Seule sa descendance, d'au moins un ou deux cycles, l'atteindra, pour ensuite, inlassablement, relancer le cycle et fermer l'aller-retour, entre le nord et le sud, et démarrer le prochain. Reliés par les flux de la vie et de la mort, du passé et du futur, du printemps et de l'automne, ces papillons monarques n'en font qu'un. Et toutes leurs traversées, aussi courtes et uniques soient-elles, ne font écho qu'à l'unique marche inébranlable de la vie.

**Camila Leandro Rivel** est une chercheuse franco-costaricienne désormais basée à Montpellier (France), même si les forêts de nuages et les fruits tropicaux du Costa Rica lui manquent fortement. Son histoire personnelle et son travail d'écologue lui ont permis de voyager énormément : ainsi, elle a eu la chance d'explorer les recoins de Saint-Pierre-et-Miquelon, de l'île d'Amami au Japon, et de cheminer sur les paysages méditerranéens. Camila privilégie dès que possible les voyages en train (un voyage dans le voyage, un moment pour poser ce qui a été vu et vécu dans des carnets, ou prendre la mesure du temps et des distances) ; ce moyen lui a permis de mieux connaître l'Europe tout en réduisant son empreinte carbone. Car, quand bien même les voyages et les traversées nous marquent/transforment/enrichissent, nous avons un impact sur notre planète quand nous la parcourons.

## Trois poèmes

Christine Magnin

### 1. La traversée des territoires

Traverser un territoire  
c'est bouger, muter, évoluer  
s'adapter, apprendre,  
donner, recevoir,  
regretter, espérer, découvrir,  
trembler, souffrir, pleurer, rire,  
haïr, aimer  
quitter, abandonner, emporter,  
oublier, se souvenir, être tiraillé,  
souffler, enfin !

## 2. Partir

Partir c'est mourir un peu.

Mais n'est-ce pas aussi renaître,  
ou tout simplement naître pour être ?

Derrière soi on laisse de soi-même, un peu,  
mais on emporte beaucoup des autres pour en faire  
nos fondements.

Et puis, on se bâtit sur les strates de nos découvertes.  
Comme un arc-en-ciel, elles ont la couleur de nos vies,  
elles sont nos richesses, elles se fondent pour finir en  
lumière.

Elles sont nos empreintes, celles qui font notre  
unicité.

Il nous reste à accepter notre différence et à  
embrasser celle des autres  
pour continuer la traversée en belle compagnie.

### 3. Contrôle en cours de traversée

Papiers s'il vous plaît !  
 Papiers, vous avez dit Papiers  
 Papier de soie ou papier de soi  
 Papier d'ici ou papier d'Arménie  
 Papier mâché ou papier Canson  
 Ah ! Un formulaire  
 Mais sur quelle formule  
 Mathématique ou chimique  
 Formel ou informel  
 Sous quelle forme, dans quelle langue  
 Pourriez-vous reformuler votre demande ?  
 Non, je n'ai ni papiers ni formulaire  
 je n'ai que mon envie de continuer ma route  
 Cerfa, formulaire, cases, stylo noir, sans rature ni  
 bavure  
 Nom, prénom, date de naissance  
 Lieu de naissance, pays  
 Nom du père, nom de la mère  
 Adresse, profession, situation familiale  
 Écrire dans les cases  
 Ça y est, je suis casée  
 Au fait, dans quelle case m'a-t-on mise ? Étrangère  
 Étrangère à qui, pour qui  
 Par rapport à quoi et à où  
 Planète Terre couverte d'humains qui se cherchent en  
 papier  
 pour rentrer dans des cases  
 Alors que c'est si bon d'être libre.

Montpellier, le 18 novembre 2023

Je m'appelle **Christine Magnin**. J'ai 68 ans, j'ai fait des études de tourisme et j'ai travaillé pendant huit ans dans ce domaine à Paris. J'ai pu rencontrer beaucoup de personnes venues du monde entier et m'enrichir de leurs cultures et leurs savoirs. J'ai eu également la chance de beaucoup voyager. Je suis maman de trois enfants merveilleux et belle-mère de trois autres enfants tout aussi merveilleux (ceux de mon second mari décédé il y a deux ans). Nous avons créé une belle famille recomposée que nous avons installée dans la Drome après avoir vécu trente-cinq ans à Paris. Je suis grand-mère de sept petits-enfants. J'ai également travaillé vingt-cinq ans dans l'univers du bâtiment en tant que gestionnaire et comptable. Expérience passionnante. Malgré ces nombreuses occupations, je n'ai jamais cessé d'écrire depuis que je sais tenir une plume. Écrire pour moi, pour les autres, à moi et aux autres. Écrire pour laisser des traces, pour ancrer les souvenirs, pour fixer la pensée. Retraitée, je dispose de plus de temps à consacrer à cette passion, ce qui me réjouit. Je suis des ateliers d'écriture et j'en anime. C'est chaque fois un enchantement, une merveilleuse porte pour échapper au temps qui passe.

## Voix/DÉtouR

Leonce Noah

Voix/DÉtouR

A Ti Nou SRA LA

*Il/elle allait à l'atelier de Mattia à l'Université Paul-Valéry Saba en voiture et à proximité du dit lieu passe par ici tourne par-là continue par la voie il y a des*

*panneaux au fond **jaune** et texte en noir*

des GRANDES baRRes de BÉTON SONT AU BORD DE LA VOIE-X

*Déviatiion carrefour*

feux Tassouman

l'autre **côté**

DÉVIATION EN PASSANT    PAR LÀ DÉVIATION EN  
REGARDANT    PAR LÀ DÉVIATION EN SORTANT  
PAR    LÀ

Déviatiion

Carrefour modifié

Feu décalé à gauche

Passons de l'autre côté

Déviatiion en passant par là attention carrefour  
passons juste là juste là

le feu est décalé à gauche ok alors passons  
de l'autre côté

***championne faut couper vers ici***

***Hé ensuite faut te mou le tassoum***

***an tricolore***

***de ce carrefour a pris un coup donc gagnons-en  
temps l'autre côté***

Gbrâ de la caisse continue à pied

DJÔ dans l'atelier continue

Tassouman FEU

Saba 3

Gagne en temps aller de l'autre côté

mon corps faire une déviation

de l'autre côté de la scène

passons à gauche ensuite à droite

on voudrait pas s'arrêter en si bon chemin

alors laisse le aller avec

c'est carrefour c'est déviation

laisser le cré er

c'est préparer ces feux tricolores

AU grand carrefour de koumassi, elle vend de l'eau glacée

GPS

Je vais vous dire où il est le magasin, le magasin le magasin est que tu voir le magasin d'à côté waaala quand tu tournes vers la droite Tchô reviens sur ta droite toi-même tu voir pas vers où on vend les oranges arrivé là-bas tu regardes à côté tu verras il y a un rond-point ensuite traverse et passe devant la BOURSE DU TRAVAIL puis avance à 50 mètres du quai Vincent il y a un coin d'Orange Money et Western Union tu continues attends attends ensuite il y a un GRAND jardin

Tout près de là la banque de pain juste là le kiosque chez ADAMO et ensuite tourne à droite il y a la TANTIE NOIRE Rayonnante tu la voir non elle vend des galettes de haricot donc quand tu la voir tu continues tu tournes à gauche ensuite à droite ensuite tu prends le couloir mais reste sur la voie précédente maintenant tu tournes à gauche à droite derrière devant tu continues tu prends là juste où il y



## Deux poèmes

Federica Simeoni

### 1. Les yeux fermés

Une histoire de lumière  
le noir arrive  
douloureux  
la lumière revient  
faible  
mon repère est encore là  
je m'accroche  
je ne veux plus le quitter  
j'hésite j'avance je recule je me détache  
qui est autour de moi ?  
j'entends je rencontre j'existe je vis  
écoute sa respiration  
ma respiration

Je recule    avancer c'est dur  
je reviens en arrière  
je m'accroche à mon repère  
je recule encore un peu  
avancer  
où est la lumière  
j'ai trop avancé  
je ne vois pas  
je trébuche

Je tombe

Fragile  
équilibre  
où es-tu ?  
je ne savais pas  
je ne te maîtrise plus  
je t'ai perdu  
je me relève  
je recherche un équilibre  
je veux revenir à mon repère

Mes repères où sont-ils ?  
les voilà  
un peu de lumière et ils sont là

Pourquoi vous ne m'aidez plus ?  
avez-vous changé ?  
avez-vous bougé ?  
je ne vous reconnais plus

Ai-je changé ?

## 2. Formulaire 1 – Bulletin de salaire

2014. Retour en France. Inscription à Pôle Emploi dans le cadre d'un processus de reconversion.

Êtes-vous intéressée par la proposition de suivre une formation de formateur ? | Oui

Quel domaine spécifique aimeriez-vous enseigner aux adultes ? | Biologie-biochimie

Quels sont vos antécédents professionnels ou formations – diplômes précédents ? | Pharmacienne – doctorat en biologie moléculaire – chercheuse pendant 15 ans dans la biochimie entre l'Italie, la France et les USA

Avez-vous déjà travaillé en France ? | Oui

Si oui, veuillez fournir des détails sur votre expérience professionnelle – les périodes d'emploi et les employeurs | Entre 2000 et 2008, j'ai travaillé au CNRS comme chercheuse

La formation prévoit une rémunération dans la mesure où vous avez travaillé 6 mois en France – êtes-vous en mesure de fournir un bulletin de salaire français pour toucher la rémunération ? | Non – je n'ai pas de bulletins de salaire – pendant les 8 ans de travail au CNRS, j'ai été financée par des bourses  
Disposez-vous de preuves légales de votre travail en France ? |

Non.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

2000-2008 : Vous n'existez pas

désolée madame votre passage n'apparaît nulle part  
ce ne sont pas les mots qui blessent  
mais le regard  
le regard qui croise furtivement les yeux de son collègue  
un peu moqueur un peu investigateur  
un regard qui ne croit pas un instant  
à un mot de ce que je dis

*bulletin de salaire  
salaire de bulletin  
bulle t'in t'in bulle  
t'in bulle  
nulle nulle  
bulle bulle  
t'in nulle  
t'in bulle  
dans une bulle*

*nulle t'es nulle*  
*2000-2008 : bulle nulle*

dans une bulle

les nuits blanches au labo  
mon travail  
mes recherches  
mes productions scientifiques étaient là pourtant  
elles portaient mon nom et celui du CNRS

mes bourses  
objet de mon orgueil  
mon indépendance  
se transformaient  
en un boulet  
qui me poussait dans un trou  
d'humiliation

un trou d'inexistence  
8 ans de ma vie

*boulet*  
*bulle*  
*tin bulle tin*  
*tin*  
*bulletin*

ai-je vraiment besoin de ce papier pour prouver mon  
existence ?

*bulle*

HELLO! Je m'appelle **Federica Simeoni**. Je suis italienne et après avoir passé mon diplôme de pharmacienne, je suis arrivée à Montpellier en France pour réaliser un doctorat en biologie moléculaire. J'étais chercheuse pendant quinze ans entre le CNRS et l'Université de Stanford aux États-Unis. Après une pause de cinq ans où j'ai tout arrêté pour profiter pleinement de mes trois enfants, j'ai eu envie d'explorer un nouveau chemin en m'inscrivant à la Faculté des lettres pour obtenir un diplôme universitaire en techniques de l'art. Les ateliers culturels de la faculté m'ont permis de pratiquer d'anciennes passions comme le dessin, la photographie et la bande dessinée, pour communiquer sur des sujets complexes de mon choix. Je me suis découvert un fort enthousiasme à créer des images pour raconter des histoires. Aujourd'hui, après une formation d'infographie, j'ai évolué dans le domaine de la médiation scientifique et je partage la science avec le grand public grâce à l'image.

## La course

Paola Ghinelli

Au début, je m'installe dans un rythme  
 Un pas suit l'autre, naturellement  
 Comme quand j'ai découché  
 Une passe suivait l'autre  
 J'ai cru m'installer dans ce rythme  
 Je perdais pied  
 J'ai changé de ville  
 de continent  
 de langue  
 J'ai tout changé  
 J'ai accéléré, comme maintenant  
 Rythme soutenu  
 J'avais un peu mal, je continuais  
 l'entraînement  
 Plusieurs heures au bout de mon souffle  
 Trop âgée pour cela  
 Ou peut-être non. C'était le bon moment  
 Comme maintenant, le moment d'accélérer  
 De changer de rythme  
 Je continue sans lever le pied  
 Sur la terre rouge  
 J'avais mal, dedans, comme maintenant  
 J'ai été indécise  
 Entre l'abîme et l'horizon  
 Comme quand j'ai su qu'il n'y aurait pas de retour  
 J'ai repris mon souffle sans vraiment respirer  
 J'ai continué encore plus fort, comme maintenant  
 Comme ce jour où mes rêves s'étaient réalisés  
 À leur façon  
 Pas à la mienne  
 Routine rassurante  
 Salaire acceptable  
 Amour tiède  
 Je les ai poussés un peu plus. Comme toujours.  
 Maintenant je suis arrivée  
 Ou peut-être pas

**Paola Ghinelli** est docteure en littératures francophones de l'Université de Bologne. Elle a toujours réfléchi sur les rapports entre langues vivantes, qu'elle a utilisées professionnellement en qualité de traductrice, enseignante et, occasionnellement, interprète pour des événements culturels. Passionnée de littérature, après une carrière en Italie dans l'école secondaire, elle a décidé de reprendre ses études et d'aller vivre à Paris. Elle prépare en ce moment une thèse en études italiennes et romanes à la Sorbonne Nouvelle. Ses recherches actuelles sont consacrées à la construction généalogique de l'identité dans le roman italien du XXI<sup>e</sup> siècle. Parmi ses publications, on compte des essais, des articles, des recueils d'entretiens, mais elle n'avait jamais publié de poèmes jusqu'ici.

## Grey Aeras

### Lou

il y avait toujours ce moment où un effleurement le  
ramenait brutalement à ce corps d'emprunt.

ce moment violent et glacial où il décuve et prend  
conscience de

sa sueur  
ses dents  
sa solitude.

D. est cette personne charismatique effrayante  
excessive attirante  
qui dévore tout sur son passage ne cesse jamais de  
bouger  
et ment droit dans les yeux :

il danse et mange la langue de ceux qu'il  
embrasse.

et puis il y a ce moment doux où la panique de celui  
qui n'a rien à perdre devient une  
dépendance.

il enlève  
ses bijoux  
se pose sur le dos

sourit carnassier et susurre

j'écoute,

Mais avec J. ça ne marche pas

dis-moi tout.

je t'en prie dis-moi tout

parce que ce lit est à J. comme ce collier comme cette  
bague comme la planche à shots de la dernière fois  
comme ce

cœur qui bat

dans le vide.

et J. pose la tête de D. contre son cou.

pour qu'il oublie comme son corps le quitte



**Lou** (iel/il), 21 ans, est actuellement en master de  
recherche cinématographique à la Sorbonne  
Nouvelle, travaillant sur l'adaptation du concept de  
« fiction-panier » (Ursula K. Le Guin) au cinéma. C'est  
un-e artiste autodidacte. Iel dessine, peint, et écrit,  
autant des scénarios de films que des romans et des  
jeux vidéo.

## La frontière entre mon ongle et ma peau saigne

Marie Ray Rabia

la frontière entre mon ongle et ma peau saigne

je ne sens pas la douleur

sous quel geste ma chair s'est-elle déchirée ?

à quel instant cette lisière a-t-elle rougi ?

les footballeuses professionnelles n'ont pas le droit  
de porter de short blanc.

les lettres rouges sur tissu blanc ne sont pas un  
langage accepté dans l'espace public.

les jeux olympiques ne sont pas une terre neutre.

de la terre

au terrain

au marquage

à l'herbe

au ballon crampons baskets pieds  
chevilles chaussettes tibias genoux cuisse  
short tissu dessous poils dessous sexe dessous

au sexe de soutenir

au sexe de souvenir

où s'arrête l'objet ?

où démarre la chair ?

à quel instant cette lisière a-t-elle rougi ?

la peau n'est pas une terre neutre.

assise debout

accroupie debout

à genoux debout

à quatre pattes debout

à plat ventre debout

atterrée debout

attend debout

attise debout

arrive debout

amarre debout

alarme debout

arrache debout

affole debout

accepte debout

à bout  
debout

je m'enroule me déroule dans ma trame

je me plie me déplie dans mes linges

je me structure me déstructure et

quel est ce point dans mon dos qui se bloque ?

quel est ce pli dans mon dos qui me blesse

m'empêche de

courber le dos de

baisser la tête de

laisser le vent ouvrir ma cage ?

la charpente vertébrale n'est pas une terre neutre.



## Avancer

### Lilith Geus

L’or noir s’était emparé du cœur des hommes. Il avait jailli du sol, éclaboussé et souillé le visage des politiciens, sali le peuple. Un immense raz-de-marée s’était étendu à tout le Soudan du Sud, meurtrissant les innocences et les joies. Plus personne ne pouvait désormais mettre un pied hors de chez lui sans s’embourber dans ce triste marais mortel. Et en vérité, le mal en devenait plus insidieux encore, traversant les portes des maisons et pénétrant le cœur des familles. Du jour au lendemain, la douleur et la violence laissèrent errer dans l’incertitude et le désespoir ce pays en pleine guerre civile.

Abdusalam et sa sœur Ayesha croyaient pouvoir y échapper. Ayant eu la chance de naître dans une famille assez bien lotie pour leur permettre d’aller étudier le droit et la médecine à Khartoum, ils avaient pu profiter de quelques années plus ou moins paisibles pour grandir loin du conflit.

Pourtant, à cause d’un affrontement vers Juba entre le 8 et le 13 juillet, ils durent revenir auprès de leur famille. Leur mère, Mariam, les avait appelés quelques jours plus tôt, s’inquiétant de la progression des soldats. Les rebelles affrontaient le gouvernement en ville mais les assauts prenaient de l’ampleur. Des hommes pillaient et ravageaient les marchés environnants, des drones de combat survolaient les villages. Le père d’Abdusalam et d’Ayesha était parti se battre avec leur frère aîné quelques jours plus tôt, malgré les plaintes de sa femme. Il lui avait promis de revenir vite et de trouver de quoi manger pour lutter contre les razzias alimentaires mais il n’était pas encore rentré. Mariam imaginait déjà le pire.

Il avait alors fallu à Abdusalam tous les efforts du monde pour rassurer sa mère. Il lui avait aussi promis de rentrer avec sa sœur et ils étaient arrivés le 13, au moment du cessez-le-feu.

Mais déjà les soldats s’étaient avancés trop loin dans les terres et leur village n’avait pas été épargné. Des champs brûlés, des hommes tués, des femmes violées...

Mariam ne réagit presque pas en les voyant arriver. Elle semblait exténuée. Elle boitilla pour leur préparer un thé, mais Abdusalam lui demanda de s’asseoir pour s’en occuper. Mariam s’exécuta en soupirant,

massant de la main sa cheville tordue et bleutée. En remarquant les trous dans les murs et le toit ouvert, Ayesha n’osa d’abord pas demander. Pourtant, lorsque le silence de la maisonnée se fit trop lourd, elle ne résista pas. Le cri aigu de la bouilloire lui donnait mal au crâne. Il fallait contrer la douleur par une autre plus grande.

— Maman. Où est passé tout le monde ?

Mariam avait eu sept enfants. Les deux aînés étaient des garçons. L’un d’eux était parti à la guerre des années auparavant et y était mort. L’autre avait donc suivi le père quelques jours plus tôt et intégré les rebelles. Ensuite, il y avait eu Ayesha, qui avait à présent 25 ans, puis Abdusalam, 23 ans. Suivait Deng, qui s’était dernièrement mariée à 18 ans, puis Wonjia, qui avait tout juste 7 ans. Finalement et malgré l’âge avancé de Mariam, elle venait de mettre au monde le petit Amani.

Cette adelphité n’était pas tout à fait complète puisque deux enfants avaient perdu la vie dans leurs premiers mois à cause de malnutrition.

En entendant la question posée par sa fille, Mariam ne put rien répondre d’abord. Puis, lorsqu’elle fut parvenue à desserrer ses lèvres, sa voix se fit chevrotante.

— Wonjia dort dans la chambre. Elle a de la fièvre.

— Et Deng... ?

— ... Partie. Le petit est plus là non plus.

Abdusalam arrêta la bouilloire. Ayesha baissa les yeux vers la table, caressant le dos de sa mère.

Abdusalam prit la parole :

— Dis-moi ce qui s’est passé maman.

— Non.

— Si. Je suis l’homme de la maison maintenant. Je dois savoir.

Mariam se leva d’un coup. Elle chancela. Ses joues virèrent au rouge, de colère et tristesse. Elle haussa la voix en bougeant ses bras frénétiquement.

— Tu crois que t’as tous les droits, hein ? Mais t’étais pas là, t’as pas vu ! Tu sais pas !

— Ils ont pris Deng, pas vrai ? Je t’avais dit qu’elle faisait une erreur. Vendre la *marissa* est illégal ici. Elle le savait bien et toi aussi.

— Deng faisait ce qu’elle pouvait. Elle aussi a des enfants à nourrir !

— Où ils sont maintenant d’ailleurs ?

Mariam voulut sortir pour ne plus avoir à répondre, mais elle grimaça en forçant trop sur sa blessure et Ayesha dut la soutenir. Elle adressa un regard de pitié à son frère.

— Maman souffre. Tu devrais pas crier comme ça Abdul.

Une petite voix plaintive les interrompit.

— Maman, c'est qui ? Pourquoi tu cries ?

Mariam prit une grande inspiration.

— C'est rien, ma belle. C'est ton frère et ta sœur.

La petite Wonjia apparut dans l'encadrement de la porte qui menait à la chambre. Elle avait des yeux gonflés par le sommeil et transpirait à grosses gouttes. Ses cheveux avaient gagné en couleur orange depuis la dernière fois que son frère et sa sœur l'avaient quittée, ce qui n'était pas bon signe. En voyant les deux nouveaux arrivants, la petite sourit et sembla regagner en énergie.

— Vous êtes rentrés ! Vous êtes venus nous voir !  
— Oui. Mais on repart bientôt.

Le ton tranchant d'Abdusalam fit froncer les sourcils de Wonjia. Elle adressa un regard perdu à sa mère qui demeura silencieuse.

— Mais vous venez pas avec nous ?

Ayesha se tourna vers sa mère.

— Vous allez quelque part ?  
— On va tous quelque part. On s'en va.

Le sourire de Wonjia revint immédiatement sur ses lèvres.

— C'est ça ! On reste ensemble ! On part en voyage !

Ayant mis un peu trop d'enthousiasme dans sa réponse, l'enfant se sentit tourner la tête. Elle se secoua et vint, ravie de la situation, faire un câlin à sa grande sœur. À l'inverse d'elle, Abdusalam était de plus en plus en colère. Il abandonna définitivement le thé.

— On va nulle part ! On va aider à reconstruire, et ensuite on retournera à Khartoum. Ou alors vous viendrez avec nous. Mais il faut arrêter de vouloir

partir à chaque fois. Papa reviendra bientôt, ça sert à rien de...

— Non, il reviendra pas ! Abdul ! On part. C'est décidé. J'ai trouvé quelqu'un pour nous emmener jusqu'à la mer. On prendra le bateau.

Abdusalam se saisit d'une tasse qu'il écrasa sur le sol dans un fracas qui les fit tous sursauter. Mariam eut un hoquet.

— Ils vont revenir, maman ! Arrête de toujours voir le mal partout !

— Je vois le mal si je veux !

Elle leva son doigt tremblant vers lui.

— Ta sœur a été enlevée par la police, et... son mari est parti avec les enfants. Ton père et ton frère auraient déjà dû rentrer. Et ton petit frère... le petit Amani...

La gorge brûlante, elle éclata en sanglots. Ayesha et Wonjia la prirent immédiatement dans leur bras.

Abdusalam n'osa plus répliquer. Ce fut son aînée qui reprit d'une voix douce.

— On part, Abdul... C'est le moment.

Le garçon hocha la tête.

— D'accord. On part.

\*

Dès l'aurore, Mariam et Abdusalam avaient terminé de remplir les sacs de tout ce qu'ils chérissaient le plus.

Ils s'étaient rendus près d'une usine agricole à la sortie de Juba où un camion les attendait. Le conducteur ne leur avait adressé qu'un hochement de la tête en acceptant les 300 000 livres soudanaises que lui donna Mariam. Ils avaient alors embarqué dans un tautliner à l'arrière du camion et s'étaient trouvés une place entre les caisses de gomme arabique, de millet, de sorgho et d'arachides.

Une fois les bâches de polyester verdâtre refermées sur eux, et après seulement quelques dizaines de minutes de trajet, les 30 °C ressentis à l'extérieur étaient vite devenus insupportables dans la serre artificielle. Abdusalam avait dénoué quelques sangles pour laisser entrer l'air chaud, mais la situation restait extrêmement pénible. Mariam craignait d'être

découverte en passant sa tête hors du véhicule ; elle s'inquiétait aussi de l'état de Wonjia, en pleine fièvre délirante.

Son état s'était aggravé à mesure que le temps passait. Wonjia s'était plainte un long moment. Elle avait ensuite demandé à aller aux toilettes, mais sa mère l'avait réprimandée, lui reprochant de ne pas avoir pris ses précautions. Elle avait fini par se faire dessus, rouge de honte. Son urine avait imbibé les caisses de céréales et la robe de sa mère. La montée du sang à son visage lui avait provoqué des bouffées de chaleur. À cause de la température de son corps, de la faim et de la déshydratation, elle avait fini par s'évanouir contre le sein de sa mère.

Coincée entre ses deux filles, juste devant Abdusalam, Mariam faisait son possible pour rester alerte et positive. Elle berçait Wonjia et tentait de rassurer ses deux autres enfants. Elle répétait : « Tout ira bien. La mer ne doit pas être si loin que ça... On arrivera bientôt. »

Comme s'il s'agissait d'une coïncidence, le véhicule s'arrêta peu après, en plein milieu du désert.

Abdusalam s'immobilisa. Ses sens étaient en éveil malgré l'engourdissement de ses membres. Il observa sa mère qui tenait serrées, tout contre elle, Ayeesha et Wonjia, les yeux grands ouverts.

Dehors, on entendait des voix. On leur avait pourtant dit qu'aucun arrêt ne serait fait jusqu'à la mer et qu'en passant par le désert libyque, ils devraient s'en sortir sans souci.

Abdusalam colla son oreille contre le sol brûlant du tacot et jeta un œil dehors. Trois hommes avaient arrêté le véhicule et interrogeaient le conducteur en arabe. Des bribes qu'il perçut, Abdusalam sut reconnaître le danger.

« Vous allez où ? », « Qu'est-ce que vous transportez ? », « On peut voir votre marchandise ? », « Calmez-vous et ouvrez-nous l'arrière ».

Il se redressa lentement, avec le cerveau tournant à mille à l'heure. C'étaient des contrôleurs libyens, pas de doute. En vérité, ils n'étaient pas vraiment reconnus sur le territoire comme des représentants légaux de l'ordre ; ils pratiquaient l'intimidation et l'oppression des passeurs, et ils restaient supérieurs à eux en termes de force et de pouvoirs.

Mariam ferma les yeux et se mit à prier.

Abdusalam savait déjà que tout allait mal se finir.

Ayeesha tremblait, son petit couteau dans la main, comme prête à se défendre. Son frère le lui retira et lui fit signe de ne pas bouger. Wonjia demeurait quant à elle inconsciente, sa fièvre n'ayant pas descendu.

Abdusalam était le seul assez libre de ses mouvements pour réagir. Il s'accroupit et attendit.

Des pas se firent entendre de part et d'autre du camion, puis on tira d'un coup les bâches malgré les protestations du chauffeur.

Les cheveux d'Ayeesha se firent emporter par la tringle et elle poussa un cri de douleur. Au même moment, Abdusalam bondit face aux contrôleurs et tenta d'en frapper un au visage. Pourtant il s'écala sur le sol, le visage dans la poussière. Il tenta de se redresser, mais un coup sur la nuque l'en empêcha.

Avant de perdre conscience, il entendit sa mère et sa sœur supplier de ne pas lui faire de mal.

Tout était allé très vite.

\*

Le réveil d'Abdusalam fut pénible. Tout tournait et ses tympan vibraient au moindre bruit. Une main se glissa dans son dos et le lui frotta. Partout autour, des corps gémissaient, allongés sur un sol de béton ou sur des matelas de fortune. La main, qui était celle de Mariam, passa dans ses cheveux, comme pour le calmer. Effrayée de voir son frère étourdi, Ayeesha s'était positionnée juste à côté de lui.

— Tout va bien. C'est fini.

La situation lui disait le contraire. Abdusalam regarda autour de lui : un grand entrepôt bondé de gens épuisés. Il faisait une chaleur lourde et ça sentait un mélange de fluides corporels et la mort. Il jeta un coup d'œil à sa mère qui lui adressa un sourire fatigué, puis à son aînée, qui fit de même.

— On est où, là ? Et où est Wonjia ?

Mariam cessa de lui frotter le dos. Elle papillonna des yeux puis tourna sa tête vers la grande porte métallique, gardée par un homme moustachu.

— Ils nous ont emmenés ici après nous avoir lavés et ils nous ont séparés d'elle. Sur le chemin, j'ai vu une

pancarte de Mabani. Ils parlaient de ce camp dans les journaux...

Elle prit une pause pensive.

— Ça fait plusieurs heures déjà qu'on a pas revu Wonjia...

Abdusalam s'appuya sur son poignet pour tenter de voir au-delà des épaisses fenêtres en plastique alvéolé, en proie à une nouvelle colère.

— Et vous n'avez rien fait ?

Ayeesha se mordit l'intérieur des lèvres, mais c'est Mariam qui reprit.

— Bien sûr que si, enfin ! Mais ils ont giflé Ayeesha et...

— Maman ! C'est rien...

Sur la joue de sa sœur, Abdusalam distingua une éraflure profonde. Furieux, il se leva d'un coup et se mit à marcher droit vers le soldat à la moustache sale et aux habits auréolés au niveau des aisselles. Il slaloma entre les corps des autres prisonniers et le rejoignit, ignorant les suppliques de sa mère. Le fusil d'assaut au bras du Libyen ne sembla pas l'inquiéter, tout comme le geôlier ne se formalisa pas de le voir approcher.

— Hey, toi ! Dis-moi où est ma sœur et laisse-nous sortir.

— Parle un bon arabe ou je te réponds pas.

Abdusalam aurait voulu l'insulter, mais il se contint et reprit calmement dans l'arabe du Libyen.

— Je sais pas où elle est ta sœur. Vous sortirez si vous pouvez payer les 12 000 dinars, comme tout le monde ici.

Comment pourraient-ils payer une somme qu'ils n'avaient pas ? On leur avait pris leurs sacs avec tous leurs avoirs.

— Tu peux pas payer, gamin ? C'est pas grave, tu sais. T'as qu'à travailler, comme les autres. Peut-être qu'un jour tu finiras par sortir.

— Espèce de...

— Du calme, mon grand. Il se passe quoi au juste, hein ? Y en a qui essaient de faire la sieste ici.

Les mots et le rire lourd de l'homme qui les avait rejoints ne plurent pas à Abdusalam, son teint sale

non plus, mais il se calma en sentant la main de sa mère se poser sur son bras. L'homme salua le garde d'un grand sourire et passa immédiatement son bras autour des épaules d'Abdusalam pour l'éloigner. L'autre se dégagea pourtant avec violence dès qu'ils se furent écartés.

— C'est quoi ton souci à toi ?

— Hey là, je t'ai sauvé la vie, abruti. Tu veux mourir ou quoi ? Tu sortiras pas plus vite comme ça, tu sais !

— J'ai pas à recevoir de conseils d'un inconnu.

— Oh que si, crois-moi. Ça fait plusieurs mois que je suis là, à trimer comme une bête dans les champs. Alors crois-moi, je connais les pratiques du coin et les gardes à la gâchette facile. T'es pas dans une p'tite prairie tranquille, là, mais dans une zone de stockage pour les migrants et des travailleurs pauvres. T'as parfois des touristes qui sont capturés mais eux finissent par être libérés.

Mariam parut retrouver un peu d'espoir.

— Ça veut dire que l'État va nous aider aussi ?

L'homme avait des gestes exagérés et une attitude débridée qui faisaient tiquer Abdusalam. L'inconnu se rapprocha de Mariam et posa nonchalamment son bras sur son épaule.

— Non, madame. Faut pas croire tout ce que disent les journaux. La plupart des gens qui sont là, femmes et hommes, travaillent souvent jusqu'à l'épuisement. Y a pas de sortie pour nous.

Mariam pâlit. Ils finirent par atteindre Ayeesha, qui les regardait avec inquiétude.

— Je veux pas vous désespérer, les enfants, mais y a peu de chances de sortir de là... Personne vient jamais nous aider par ici, à part quelques gens de Médecins Sans Frontières, qui veulent se donner bonne conscience en ramenant quelques femmes et gamins tous les deux mois. Par contre, les hommes sont jamais choisis.

Il fit un clin d'œil à Abdusalam, qui fronça les sourcils.

— T'es qui d'abord, toi ? Tu viens d'où ? T'es un de leurs espions ou quoi ?

Le même rire lourd lui répondit d'abord.

— Moi ? J'suis Asim. J viens d'Égypte. J'ai voulu rejoindre l'Espagne après que les pétroliers m'ont pris ma famille, mais ils ont été plus rapides que moi et

m'ont dénoncé aux autorités du coin. Me v'là dans ce borbier avec vous maintenant.

Abdusalam ne put rien rétorquer. Son histoire ressemblait trop à la leur. Mariam aurait voulu garder espoir mais ne voyait que le malheur autour d'elle. Elle s'assit sur le sol et se mit à réciter la Fatiha pour leur porter chance.

Elle finit par s'arrêter, incapable de poursuivre.

— Quel malheur, mes enfants... Vous auriez dû faire de belles études et partir vivre heureux à l'étranger et vous marier... À la place, vous êtes là et Wonjia... Bon sang, ma pauvre Wonjia qui aurait dû grandir heureuse et libre... Comme Amani... La guerre nous a tout pris...

Ayeesha s'empressa de passer ses bras autour du corps de sa mère dans une faible étreinte.

Au même moment, la porte de l'entrepôt s'ouvrit en grand. Tous les individus présents semblèrent comme se redresser d'un commun accord. Asim posa les mains sur ses hanches.

— Tiens, tiens...

Un homme et une femme à l'allure assurée venaient d'entrer. Ils tenaient de grosses boîtes dans leurs bras, qu'ils laissèrent sur une table pour que les prisonniers puissent se servir en soins et nourriture. Les deux arrivants portaient des gilets synthétiques blancs et sourirent au moustachu devant la porte.

— *Do you know where the girl's mother is? And we were also told about her siblings. We want to see them.*

Ayeesha écarquilla les yeux lorsqu'elle vit le gardien les pointer du doigt. Son cœur se mit à frémir dans sa poitrine. Elle comprit immédiatement que leur sortie allait se jouer là.

La femme s'avança vers eux. Sur son blazer immaculé, les initiales MSF se distinguaient à côté d'un petit bonhomme en blanc sur des gribouillis rouges.

— *Are you Wonjia's family?*

Mariam leva vers la jeune bénévoles un regard de doute et de crainte, mais ce fut Ayeesha qui répondit d'une voix posée, comme si elle prenait la mesure de chaque mot.

— *Yes. I am her sister. I study medicine in Khartoum and my brother is studying law. My mother got injured days before now and needs treatment.*

Asim parut sincèrement impressionné. La jeune femme sourit en silence. Ses yeux s'arrêtèrent sur Abdusalam et s'attardèrent. Ils étaient encore jeunes et vigoureux, pourtant cet endroit finirait probablement par les épuiser s'ils restaient trop longtemps. La femme se retourna vers son collègue qui discutait avec une femme enceinte et son jeune garçon. Quand elle se reporta vers la famille, un voile de tristesse parut figer son visage.

— *Alright. I'm gonna need you two girls to follow me.*

Ayeesha commença à paniquer.

— *But... my brother...*

La bénévoles eut une expression attristée.

— *We'll come back for him, okay? But the girl needs to see her mama... Come on, let's go.*

Abdusalam assista à cet échange sans oser réagir. La jeune femme commença à s'en aller, mais ni sa sœur ni sa mère ne purent vouloir la suivre.

— Allez-y. Ça ira.

— Mais Abdul...

— Non, c'est bon, je trouverai un moyen de partir moi aussi.

Résigné, Abdusalam assista au départ de sa sœur et de sa mère. Il ne put s'empêcher de ressentir une profonde angoisse et trembla légèrement lorsqu'Asim posa sa main sur son bras. Il observa le parking par les barreaux d'une petite fenêtre du hangar. Quelques dizaines de minutes plus tard, un petit groupe d'individus apparut dehors. Wonjia était dans les bras de l'homme de tout à l'heure. Ayeesha s'accrochait aux habits de la femme. Ses joues rouges et ses yeux humides. De la petite fenêtre, Abdusalam vit enfin sa mère accompagnée par des gardes libyens. Lorsque Mariam perçut son fils qui l'observait d'un visage crispé au travers des barreaux de cette prison, elle se mit à pleurer à son tour et à implorer les gardes et les deux bénévoles.

Abdusalam ne comprit pas ce qui se passait. La famille qui lui restait se trouvait là, en détresse, se faisant emporter dans le camion de MSF, loin de lui. Son instinct réagit plus vite que toute logique. Il n'y avait qu'un gardien. Abdusalam marcha puis courut. Asim

était sur ses talons. Il voulut le calmer, lui dire d'attendre, mais il n'écoutait plus. Le garde était là. Le poing d'Abdusalam s'enfonça dans un lourd craquement, pile dans la moustache du geôlier qui s'effondra. La main brisée, Abdusalam ouvrit la porte avec un coup d'épaule. Il n'attendit plus, courut dans les couloirs, suivi par Asim qui lui hurlait qu'ils allaient se faire tuer. Au détour d'un couloir, des hommes les repèrent. Ils donnèrent des ordres. Mais déjà Abdusalam atteignait la sortie. Il ouvrit la porte en grand et accéléra en voyant le camion partir avec les siennes. On l'avertissait de s'arrêter. Il ne le fit pas. Des coups de feu retentirent.

Il se retourna et vit le corps d'Asim contre le sol. Son dos était criblé de balles.

Abdusalam trébucha dans son horreur et tomba sur le sol.

La camionnette s'arrêta net.

Lorsque le moteur s'éteignit, plus rien ne bougea dehors.

Seuls les cris de Mariam et Ayeesha crevèrent le silence.

**Lilith Geus** est une auteure débutante ayant récemment obtenu son diplôme en lettres modernes à l'Université de Nantes, en France, après une année passée au Québec pour y étudier l'écriture hybride et créative. Lilith a toujours eu à cœur de placer l'humain au centre de ses récits. Au sein d'histoires à l'aspect fictionnel et parfois fantastique, elle cherche toujours à reconstituer un peu de la complexité du monde. Jeune écrivaine de deux romans à paraître, elle espère qu'ils pourront inspirer et émouvoir les lecteur·rice·s à la manière des auteur·rice·s qui la font encore rêver. Son prochain ouvrage posera la question qui la taraude depuis longtemps : « Doit-on tuer l'enfant en soi pour pouvoir grandir ? » En dehors de l'écriture, Lilith Geus apprend également la programmation numérique et la pole dance. Elle vivra bientôt à Paris mais peine encore à trouver un appartement à un prix décent.

## Thé et papiers, s'il vous plaît !

Catherine Lemaire

La table en bois massif trônait fièrement au centre de la pièce. Ses pieds sculptés évoquaient des racines profondes, ancrées dans un passé lointain, tandis que son plateau portait des marques de tasses à thé gravées dans le bois patiné.

C'était autour de cette table que Samira, Cristina, Madeline, Anna et Farah se réunissaient dans le minuscule appartement de Fatima pour leur « Thé sans papiers », comme elles l'appelaient. C'était devenu un rituel sacré, un moment de répit dans le tumulte de leurs vies d'immigrées clandestines. Un moment précieux où elles pouvaient laisser tomber les masques et être simplement elles-mêmes, sans craindre les regards accusateurs ou les questions gênantes.

Ces cinq femmes avaient fui leur pays d'origine, avec leurs rêves, leurs espoirs et leurs histoires uniques.

Dans l'appartement du Vieux-Québec, la bouilloire sifflait sur la gazinière tandis que Samira triait les feuilles de menthe pour le thé. Elle répétait consciencieusement les gestes que sa grand-mère lui avait enseignés il y a bien longtemps, lorsqu'elle vivait encore au Maroc parmi les siens. Juste avant de monter dans l'avion qui la mènerait vers un avenir qu'elle espérait meilleur, sa *mouïma*, comme elle l'appelait, l'avait serrée contre son cœur et lui avait soufflé « pour que tu n'oublies pas » en glissant dans sa poche la recette du thé qu'elle avait copiée sur son plus joli papier à lettres. Aujourd'hui, Samira n'avait plus besoin de son aide-mémoire mais elle le conservait comme un précieux vestige du lien familial.

Tandis que les effluves parfumés emplissaient la pièce, les cinq amies s'installèrent autour de la table.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? demanda Samira en versant le thé ambré dans les tasses ébréchées.

Samira, la doyenne du groupe, était une femme aux yeux d'un brun profond, qui reflétaient la sagesse acquise au fil de ses nombreuses épreuves. Lorsqu'elle posait sa tasse sur la table, ses doigts effleuraient les creux formés par les années, lui rappelant les longues nuits passées à fuir son pays natal, dans lequel elle ne pouvait vivre son homosexualité.

— Les filles, je vous jure, si je dois encore entendre monsieur Tremblay me demander d'où je viens, je vais lui répondre « de l'utérus de ma mère, andouille ! », lança Cristina.

Les autres éclatèrent de rire, reconnaissant bien là le caractère volcanique de leur amie.

Cristina était une Brésilienne au tempérament de feu. Ses cheveux noir de jais encadraient un visage aux traits fins, illuminé par un sourire éclatant. Ses mains gesticulaient avec fougue lorsqu'elle racontait ses histoires, ponctuées de rires chaleureux et d'exclamations enflammées. Pour elle, les taches sur la vieille table évoquaient les champs de thé verdoyants de son village, un souvenir doux-amer qu'elle chérissait malgré la douleur de l'exil. Ses mains ridées caressaient tendrement ces traces, comme pour les remercier de l'avoir guidée jusqu'ici.

Elle revoyait les collines ondulantes de sa province natale, où elle avait grandi dans une famille de cueilleurs de thé. Mais les difficultés économiques et la violence grandissante l'avaient contrainte à fuir, à abandonner tout ce qu'elle connaissait pour se lancer dans l'inconnu. Chaque marque sur la table était un lien ténu avec ses racines, une ancre dans ce nouveau monde qui l'accueillait.

Madeline, l'Haïtienne au regard malicieux, enchaîna :

— J'ai cru que j'allais être dénoncée hier ! Imaginez, je travaillais à la caisse du supermarché quand un type bizarre a commencé à me poser des questions. « Vous êtes d'où ? Vous êtes ici depuis longtemps ? Vous êtes canadienne ? » Je lui ai sorti mon meilleur accent québécois pour lui répondre que j'étais née ici et j'ai même ajouté que mon frère était gardien de hockey et qu'il allait intégrer les Canadiens de Montréal. Mais je n'en menais pas large !

Avec ses boucles rebelles, Madeline apportait une touche d'insouciance et de spontanéité au groupe. Ses yeux pétillants reflétaient une soif de découverte et d'aventure. Elle contemplait la table d'un regard attendri, y voyant le reflet de leurs vies entremêlées. Chaque marque était un lien indéfectible, une preuve tangible de leur amitié forgée dans l'adversité, un havre de paix au milieu de la tempête.

Elle avait traversé l'océan pour échapper à la pauvreté et à l'instabilité politique, portant avec elle les rêves de tout un peuple assoiffé de sécurité. Chaque semaine, lorsqu'elle posait sa tasse sur cette table, elle se souvenait du chemin parcouru, des vies

perdues en route, et de la chance inouïe d'avoir trouvé une nouvelle famille au sein de ce cercle d'âmes sœurs.

— Tu es folle ! rétorqua Anna à Madeline.

Anna était une femme à la silhouette menue mais à la détermination sans faille. Ses yeux bleus, aussi profonds que les eaux glacées de son pays natal, reflétaient une sagesse acquise au prix de nombreux sacrifices. Son regard se perdait dans les reflets dorés des auréoles, lui rappelant les rayons de soleil qui inondaient les rues de Kiev, sa ville natale. Chaque marque était une promesse d'un avenir meilleur, loin des conflits qui l'avaient forcée à fuir l'Ukraine.

Elle se remémorait les manifestations pacifiques auxquelles elle avait participé, avant que la violence ne s'abatte sur son pays. Les coups, les arrestations arbitraires, jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de partir, laissant derrière elle ses rêves de liberté. Mais autour de cette table, elle retrouvait l'espoir d'une vie épanouie, où chaque trace deviendrait un nouveau souvenir à chérir.

— Sans-papiers et sans regrets ! s'exclama Samira en entrechoquant sa tasse contre celle de Madeline.

Elles burent une gorgée, savourant le goût familier et réconfortant du thé. C'était leur lien avec leurs racines, leur rappel constant de tout ce qu'elles avaient laissé derrière elles pour poursuivre leur rêve d'une vie heureuse.

Un silence pensif s'installa, chacune réalisant à quel point leur situation était précaire. Sans-papiers, elles devaient accepter bien des humiliations et des injustices, de peur de se faire renvoyer et de tout perdre.

Soudain, Farah brisa le silence d'un ton léger :

— Vous savez ce qui serait vraiment drôle ? Si on se faisait toutes arrêter en même temps !

Les autres la regardèrent, incrédules.

— Oui, j'imagine la scène, poursuivit Cristina avec un grand geste théâtral. Les agents de l'immigration débarquent ici, toutes sirènes hurlantes, et nous trouvent en train de boire tranquillement notre thé !

Samira éclata de rire.

— Et puis, on leur dirait « désolées, messieurs, mais c'est l'heure du thé ! Pouvez-vous revenir plus tard ? ».

L'hilarité redoubla, les cinq amies s'imaginant offrir du thé aux agents venus les arrêter.

Farah était une femme à la beauté saisissante, mais dont le regard trahissait une profonde mélancolie. Ses longs cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules, encadrant un visage aux traits délicats. Pour elle, les éraflures profondes de la table étaient des cicatrices de guerre, des blessures invisibles qu'elle avait surmontées pour offrir une vie digne à ses enfants. Ses doigts suivaient ces sillons, y puisant la force de continuer.

Originnaire d'Afghanistan, elle avait fui les talibans qui menaçaient de la tuer pour avoir osé enseigner aux jeunes filles. Les coups, les humiliations, rien ne l'avait découragée de poursuivre son combat pour l'éducation. Et aujourd'hui, chaque marque sur cette table lui rappelait le prix de sa liberté, une liberté qu'elle chérissait plus que tout.

Chaque semaine, ces cinq femmes se réunissaient autour de la table, avec leurs histoires, leurs rires, leurs larmes, leurs espoirs et leurs rêves les plus chers.

Les tasses à thé laissaient leurs marques indélébiles sur le plateau patiné, formant une mosaïque unique de souvenirs partagés. Chaque trace était une empreinte de leur amitié, un lien invisible mais indestructible qui les unissait malgré leurs singularités.

Au fil des années, cette table était devenue bien plus qu'un simple meuble. Elle était le sanctuaire de leur amitié, le refuge où elles pouvaient se ressourcer et puiser la force nécessaire pour affronter les défis de leur nouvelle vie au Canada. Lorsque les rires fusaient autour de la table, les murs semblaient s'animer, vibrant au rythme de leurs voix mélodieuses. Les histoires s'entremêlaient, tissant une tapisserie riche et colorée, où chaque fil représentait une parcelle de leur vécu.

Parfois, le silence s'installait, lourd de non-dits et de souvenirs douloureux. Mais dans ces moments, la table devenait un refuge apaisant, un havre de paix où les mots n'étaient plus nécessaires. Un simple regard échangé suffisait à transmettre tout le réconfort dont elles avaient besoin.

Au cours du temps, la table s'était imprégnée de leurs émotions, de leurs joies et de leurs peines. Chaque rayure, chaque marque, chaque tache de thé renversé racontaient une histoire unique, un fragment de leur parcours semé d'embûches mais aussi de moments de grâce.

Pour ces cinq amies, la table était le témoin silencieux de leur résilience, de leur courage et de leur capacité à surmonter les obstacles. Chaque fois qu'elles se réunissaient, elles puisaient dans leur force collective, se rappelant qu'ensemble, elles étaient capables de tout affronter.

Et tandis que les années passaient, la table vieillissait avec elles, accumulant les marques et les cicatrices, mais aussi les souvenirs précieux de ces moments partagés. Un jour, peut-être, elle serait transmise aux générations futures, porteuse de l'héritage de ces femmes qui avaient su transformer leur exil en une source d'amitié inébranlable.

Alors que le soleil d'avril commençait à décliner dans les rues de Québec, elles se promirent de rester unies, quoi qu'il arrive. Après tout, le thé a meilleur goût quand on le partage.

**Catherine Lemaire** est étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'Université Laval. Elle réalise un mémoire en recherche-création sur le féminisme dans les récits uchroniques. Elle a travaillé pendant quinze ans pour la Commission européenne, dont sept années dans la recherche en sciences sociales et humaines. Elle a contribué à la réalisation de nombreuses publications, notamment dans le domaine de l'innovation sociale. En dehors de la littérature, elle est passionnée par la photographie et les voyages. Riche d'une expérience de vie aux multiples facettes, elle rêve de sortir de son intériorité et de mettre ses apprentissages, ses blessures et ses forces au service des autres à travers l'écriture.

## L'étranger en moi, une réflexion

Salah El Khalfa Beddiari

Écrire en exil, écrire dans une langue étrangère et écrire en tant qu'étranger ou en tant qu'immigrant ou réfugié, qu'est-ce que tout cela suppose ?

Cette question ne se pose pas d'emblée, si vous connaissez la langue d'accueil ; vous allez vous exprimer naturellement dans cette langue. Vous vous adressez, vous semble-t-il, à vos nouveaux concitoyens. Pour le néophyte que j'étais dans l'écriture, ce questionnement était à mille lieues de mon entendement. Il ne m'a jamais effleuré l'esprit, du moins au début de ma carrière littéraire. La question commence à émerger et à triturer vos méninges après les premières publications et l'accueil réservé à vos œuvres dans votre nouvelle société.

Mon parcours d'auteur est un peu particulier et singulier, car je n'ai jamais cherché à écrire ni à publier quoi que ce soit. Il faut dire que c'est la littérature qui est venue à moi. C'est le hasard des événements qui a décidé que je me mette à écrire. La littérature s'est imposée à moi quand j'ai quitté mon pays à l'âge de 37 ans et atterri dans un autre.

L'exilé charrie sa culture d'origine, les innées et les acquises. Ce qui surprend, c'est qu'on ne les découvre dans leur entièreté et dans leur pesanteur qu'en exil, à l'étranger, au contact d'autres qui commencent à frayer des chemins dans les dédales de l'identité. *L'étranger s'adapte*, disait Nancy Huston.

L'étranger compare tout le temps son pays natal avec son pays d'accueil. Une comparaison permanente. D'aucuns l'appellent « le choc culturel ». *Quitter son pays, vivre dans une autre culture et une langue étrangère, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans l'imitation, le faire semblant, le théâtre*<sup>3</sup>. Cette phrase de Nancy Huston, qui a écrit toute son œuvre en français ou presque, me parle énormément à présent. Je me reconnais dans le jeu et le faire semblant. Et j'ai même écrit un roman qui porte un titre fort significatif, *Le Joueur* (Beroaf, 2013).

Vous ne commencerez à comprendre les codes de la société et à acquérir certaines de ses valeurs, parfois de manière inconsciente, qu'après un long atterrissage dans votre pays d'accueil. Vous serez capable de déchiffrer le non-dit, le gestuel, et de capter toutes les nuances du parler, le commun et le soutenu. *C'est lorsque ces mille syntagmes opaques deviennent enfin transparents que l'on commence à connaître réellement une langue. Les langues ne sont pas seulement des langues, ce sont aussi des world views, c'est-à-dire des façons de voir et de comprendre le monde*<sup>4</sup>.

L'exilé, tout en acquérant un nouveau bagage de son pays d'accueil, perd au fil du temps un autre bagage. Cette richesse a un prix. Le temps passé à l'étranger est soustrait du temps de son pays. C'est un temps perdu auprès de ses semblables. *Et un jour, il vous faut reconnaître que vous ne partagez plus les valeurs de ceux qui vous ont engendré, ceux qui vous ont parlé, chanté, choyé, nourri dans la chaleur et la complicité de la maison familiale*<sup>5</sup>.

L'exilé cherchera son *ici* dans son *ailleurs*, mais son *ailleurs* n'est pas son *ici*. C'est ce que j'ai écrit dans un récit publié en 2017<sup>6</sup> : *Ni d'ici, ni d'ailleurs, mon ailleurs n'est pas d'ici et il n'est plus mon ailleurs et mon ici est un ailleurs, je ne suis plus de là-bas et je ne serai jamais d'ici, je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs. Je suis cette présence incurable qui ne distingue plus son nord glacial de son sud infernal*. Désormais, il ne sera de nulle part, d'où son inéluctable détachement et son inclination au jeu. Il relativisera tout, les grandes réflexions philosophiques comme les notions politiques du nationalisme, du patriotisme et de l'appartenance à une croyance ou à une autre. Dans le théâtre de l'exil, *le patriotisme, un attachement arbitraire, l'amour est relatif, la parenté, aléatoire*.

L'autre exil, c'est écrire dans une langue autre que sa langue maternelle, c'est l'exil de votre propre langue dans une langue étrangère. C'est une situation qui m'a occasionné un prurit continu pendant plusieurs années ; en fait, depuis que j'ai pris conscience de mon statut d'écrivain de la diaspora, selon les différents intervenants du milieu littéraire québécois. Vous vous demandez alors pourquoi écrire, pour qui écrire, vous vous adressez à qui. Est-ce que je m'adresse à mes nouveaux concitoyens québécois et canadiens ? Est-ce que je rapporte à mes anciens compatriotes algériens ? Est-ce que j'écris aux communautés diasporiques, aux immigrants et autres

<sup>3</sup> Nancy Huston, *Nord perdu suivi de Douze France*, Actes Sud/Léméac p. 30.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 51.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 24.

<sup>6</sup> Salah El Khalfa Beddiari, *Adel, l'apprenti migrateur*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2017.

expatriés ? Je n'ai pas pu trouver de réponses satisfaisantes après sept ans de grève d'écriture. Je n'écris, désormais, que pour moi-même, pour mon propre plaisir, c'est ce que j'ai trouvé comme justification pour reprendre mes activités littéraires.

Il y a quelques années, j'ai eu une discussion très animée avec des collègues écrivains algériens. Je disais justement que l'écrivain qui s'exprime dans une langue étrangère est doublement ou peut-être même triplement aliéné. D'abord, l'écriture dans une langue autre que sa langue maternelle est le premier paradoxe. Son art sert une langue étrangère, il lui apporte de nouvelles images, une nouvelle tonalité. S'il réalise une envolée esthétique ou une gymnastique syntaxique ou sémiologique dans cette langue, il enrichira cette même langue. La littérature appartient à sa langue. En deuxième lieu, il écrit pour les natifs de sa langue d'écriture et non à ses compatriotes qui ne maîtrisent pas cette langue. Il rapporte donc à l'Autre, au lieu de rapporter à ses propres concitoyens. C'est le deuxième paradoxe. En troisième lieu, ses écrits sont jugés, appréciés et critiqués par des autorités littéraires de sa langue d'écriture, la reconnaissance de son œuvre ou de son talent viendra de l'autre. C'est une situation inédite, surtout pour un écrivain algérien ou maghrébin. Et quelle est la nature de la réception de ses œuvres par les milieux littéraires ?

L'accueil réservé aux œuvres de ces écrivains diasporiques est lui aussi problématique à plusieurs égards. Tout d'abord le formatage esthétique et idéologique. Il n'y a d'échos à votre œuvre dans le microcosme littéraire et médiatique que lorsque votre travail artistique présente des traits exotiques ou épousant les valeurs d'assimilation dominantes de la société d'accueil. À partir du moment où vous portez un regard critique sur cette société, l'institution littéraire détourne son regard et vous oublie.

Kaoutar Harchi<sup>7</sup> parle, elle, de ces *écrivains dits « étrangers » ou encore « francophones »* [qui] *sont appelés à investir plusieurs espaces nationaux à la fois, à écrire dans certaines langues plutôt que dans d'autres, expérimentent cette situation d'une « indécidabilité » de la position* [selon] *l'expression de Dany Laferrière. Que faire ? Conquérir l'autonomie ? N'être ni le représentant d'un peuple, ni d'une langue, ni d'un pays, comme le disait Nancy Huston.*

Mohammed Dib<sup>8</sup> avait lui aussi une position sans équivoque sur le traitement que réserve l'institution à la littérature dite d'expression française. *Curieux comportement des critiques français et européens en général à l'égard de nos livres. Ils ne jugent jamais en toute innocence l'œuvre d'un homme qui écrit, mais d'un Maghrébin, lequel doit justifier à chaque ligne sa condition maghrébine, condition à laquelle on le ramène sans cesse.* Ce regard de Mohammed Dib est aussi le mien sur la réception des œuvres de la diaspora algérienne et plus généralement maghrébine par l'institution littéraire du Québec et du Canada. *Contre toute apparence, ces critiques posent sur l'écrivain maghrébin un regard qui éloigne, qui sépare, qui verrouille, et condamne à la spécificité sans recours, sans issue.*

L'écrivain diasporique est finalement cerné de toutes parts. Certains d'entre eux sont conscients de tous ces pièges, d'autres le sont moins. Ces derniers jouent, je l'ai déjà souligné, le rôle qui leur a été assigné, soit de voix de l'immigrant assimilé et fier de l'être. Quant à la première catégorie qui n'entre pas dans le jeu des institutions, ses représentants jouent leur carrière à la roulette russe ; soit leurs œuvres s'imposent par la puissance et la qualité de leur art, ils rencontrent ainsi leur lectorat et contribuent à l'émancipation de voix singulières et originales ; soit ils échouent dans leurs tentatives de s'imposer et ils se retirent de la scène. Je pourrais qualifier ces auteurs de vecteurs d'une agitation désintéressée, car ils sont détachés. Leur positionnement est de l'ordre d'une tangente dans un espace géométrique. Ils sont en contact, à la surface de tout.

Écrivain néo-québécois et néo-canadien d'origine algérienne, **Salah El Khalfa Beddiari** a publié une dizaine d'ouvrages, récits, poésies et romans, aux Éditions de l'Hexagone, les 400 coups, Mémoire d'encrier et Beroaf. Il a contribué à lancer plusieurs organismes culturels, dont Images du monde arabe, les Journées du livre des auteurs de la diaspora arabe et berbère, et Traduire l'arabe à Montréal – Translating Arabic in Montreal à l'Université Concordia. Il est membre du conseil d'administration du Centre québécois du P.E.N. international et de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.

<sup>7</sup> Table ronde intitulée *Vers une littérature post-nationale ?*, Sorbonne, Amphithéâtre Durkheim, Paris.

<sup>8</sup> *Culturas del Mediterráneo*, n° 19, Madrid, Ibersaf Editores, Revue *Hesperia*, juin 2015.

## Remerciements

Je remercie les auteur-riche-s qui ont contribué à ce dossier, et Julie Chateauvert, Philippe Néméh-Nombré, Jonathan Durand Folco, Amélie Neault et le Centre de recherche sur les innovations et les transformations sociales (CRITS) de l'Université Saint-Paul ; merci également à Caroline Décoste et Marie-Claude Masse pour leur travail de révision ; Marcel Morin et la Maison de la francophonie d'Ottawa ; Marie Bourjea, Alix de Morant, le Centre culturel universitaire – Théâtre la Vignette, à l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3 et le diplôme universitaire (DU) Animateur d'ateliers d'écriture ; Anne-Isabelle Tremblay et la Bibliothèque Gaston-Miron-Sorbonne-Nouvelle ; Jean-Manuel Warnet, Nathalie Rannou, l'équipe de recherche-crédation Littécriture et la licence arts de l'Université de Bretagne occidentale.

Le CRITS développe un regard interdisciplinaire sur le lien complexe entre innovations et transformations sociales qui se décline selon plusieurs perspectives. Nous privilégions l'étude de cette problématique depuis l'angle des théories émancipatrices et les perspectives d'analyse des systèmes d'oppressions. Par-là, nous visons à contribuer à l'approfondissement et au décloisonnement des connaissances sur les logiques et les stratégies d'intervention portés par les mouvements sociaux et les communautés ainsi que sur le rôle des institutions. Nous nous intéressons à leurs impacts sur différents systèmes oppressifs : sexisme, colonialisme, racisme, capitalisme et extractivisme.

Travaillant en étroite collaboration avec l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère et de l'Atelier d'innovation sociale Mauril-Bélanger, le CRITS crée des espaces ouverts aux communautés afin de faire converger divers projets d'action collective. Ce contexte offre aux étudiant-e-s de cycles supérieurs la possibilité de s'investir au sein d'un espace de recherche dynamique afin de se familiariser avec la production et la diffusion de recherches engagées.

---

[innovationsocialeusp.ca](http://innovationsocialeusp.ca)

[@innovationsocialeusp](https://www.instagram.com/innovationsocialeusp)

---

